

incertain regard

la revue

N°18 - été 2019

de la résistance au monde... à la confrontation à soi



Christian Tell, *Urian*, 2018, bitume, gesso, gouache, 120 x 200 cm (détail)

MANA AGHAEI, BAPTISTE-MARREY, MILENA BOURJEVA, MARIE DAGAND,
KHAMYLLE-ABEL DELALANDE, VÉRONIQUE FORENSI, PATRICK FOURETS,
JEAN-PAUL GAVARD-PERRET, MARTINE GOUAUX, DOMINIQUE GUERTAULT,
PATRICK GUILLARD, PAÏSSY HRISTOV, BARBARA LE MOËNE, RONDA LEWIS,
ARIANE MARTENOT, HERVÉ MARTIN, GÉRARD NOIRET, JEAN PERGUET,
THIERRY RENARD, JÉRÉMY RODRIGUEZ, BABAK SADEQ KHANDJANI,
HÉLÈNE SEVESTRE, CHRISTIAN TELL, HAMID TIBOUCHI, MARIO URBANET

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle
www.incertainregard.com

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion
Véronique Forensi
Patrick Fourets
Jean-Paul Gavard-Perret
Martine Gouaux
Patrick Guillard
Claudine Guillemin
Ronda Lewis
Hervé Martin
Gérard Noiret
Thierry Renard

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :
contact@incertainregard.com

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .docx, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL P. 4
Ronda Lewis

AUTOUR DE BAPTISTE-MARREY P.5/19
Hommage à Baptiste-Marrey. Gérard Noiret
Une sélection de textes inédits de Baptiste-Marrey

MISCELLANÉES P. 20/45

Sélection de la rédaction

Les hommes. Mana Aghaee

traduit par Babak Sadeq Khandjani

Cherchez-moi ! Je suis tellement seule. Milena Bourjeva

traduit par Païssy Hristov

Le Berger des larmes. Les Fusains troubles. Khamylle-Abel Delalande

Embrasure. Contre la tempe. Poche de songe. Barbara Le Moëne

Léa-l'idéal. Ariane Martenot

Ce soir la ville est belle. Jérémy Rodriguez

Qui vocalise la nuit ? Qui protège son petit ? Hélène Sevestre

Contributions des Chantiers d'écriture

En écrivant avec Baptiste-Marrey : textes de Marie Dagand, Patrick Fourets, Martine Gouaux,
Dominique Guertault, Patrick Guillard, Ronda Lewis

RENCONTRE AVEC CHRISTIAN TELL P. 46/48
Par Véronique Forensi et Martine Gouaux

CARTES BLANCHES P. 49/65
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : 2 textes et 4 critiques
Carte blanche à Hervé Martin : Hamid Tibouchi. Mario Urbanet
Carte blanche à Thierry Renard : *Prose pour Chengdu*

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR *Correspondances et journaux* P. 66/72
Par Jean Perguet

NOTES DE LECTURE P. 73/76
Au pays de Tahar Ben Jelloun par Patrick Fourets
Bacha posh de Charlotte Erlih par Patrick Fourets
Paroles de paix recueillies et présentées par Bernard Clavel, par Patrick Guillard

NOTICES BIOGRAPHIQUES P. 77/79

Éditorial

Par Ronda Lewis

Un mot fait naître des traces sur la surface de notre mémoire. La force créatrice, voilà ce qui anime tout artiste, écrivain ou peintre pour en nommer quelques-uns. Nous dédions ce numéro à un écrivain cher à nos yeux, ami intime de la bibliothèque d'Achères. Pour lui, *l'échange avec l'autre* donne sens à la vie, il s'agit de *partager ce qui est beau*. C'est cette force de la mémoire qui l'anime et qui inspire lecteurs et écrivains. Nous célébrons cet homme généreux de son temps et de sa vision : Baptiste-Marrey (1928 – 2019).

Dans ce numéro également, vous trouverez un artiste avec un style dynamique, direct et moderne : Christian Tell, qui souligne l'importance du *contact du Monde Réel pour être dans le Présent*. Effectivement son choix de matériaux du quotidien nous assure un ressenti et une mise en lumière de notre monde à nous. Cette rencontre de matières souvent survolées, voire ignorées, dans notre *méto-boulot-dodo*¹ quotidien ravira notre regard, et nous secouera.

Les cartes blanches continuent cette réflexion sur la création : pour Mario Urbanet, présenté par Hervé Martin, c'est le noyau même de la poésie, lieu du *présent-souvenir* et [du] *présent-avenir* ; pour Thierry Renard, *un livre, c'est comme une maison*, chaque élément nous offre quelque chose d'intime ; pour Jean-Paul Gavard-Perret, *un acte de piété*.

Les notes de lecture se concentrent sur notre façon de voir le monde, nos actions et nos rapports familiaux. Vous trouverez également la sélection du comité de lecture et les contributions des *Chantiers d'écriture* inspirées de textes de Baptiste-Marrey.

¹ *Couleurs d'usine*, poème de Pierre Béarn (1968)

Autour de Baptiste-Marrey

Hommage à Baptiste-Marrey, le 28 janvier 2019

par Gérard Noiret

De l'âge de 14 ans où il a, pourrait-on dire "mis la main à la feuille", jusqu'aux derniers jours de ce mois de janvier 2019, Jean-Claude Marrey, que je n'ai jamais appelé par ce nom, a constamment écrit... même si c'est à partir des années 75-76 que l'écriture est devenue sa préoccupation majeure, et qu'elle l'a amené à se donner, avec Baptiste-Marrey, un nom d'écrivain. Je suis sûr de pouvoir affirmer que la volonté d'écrire a été, dans les derniers temps, suffisamment forte pour chasser l'angoisse de la mort. Il y a quelques jours, nous étions encore en train, Alix¹ et moi, de discuter "manuscrit" avec lui dans la chambre où il gardait son stylo sur une tablette près de son lit.

Cette force intérieure qui l'a toujours poussé, a au moins, trois moteurs... Sa détestation de la guerre et son désir de la dénoncer partout... Sa méfiance envers l'argent... Et sa prodigieuse culture au cœur de laquelle il faut mentionner la place occupée... par Platon qui nous explique que le Bien, la Vérité et la Beauté sont liés, ... par Stendhal et sa *Chartreuse de Parme*, par Albert Camus du côté de qui il était lors de la querelle de l'auteur de *L'homme révolté* avec Sartre... par Tchekhov qui a toujours été pour lui une référence absolue... et par les plus de 2000 spectacles auxquels il a assisté.

Baptiste-Marrey a publié 35 livres, et en a écrit plus de 40. Le premier en 1982 chez Actes Sud. Le dernier chez Obsidiane, en 2017. Il me semble qu'à l'intérieur de cette somme, en dépit de zones incertaines où il est difficile d'avoir un avis tranché, on peut distinguer deux ensembles d'œuvres.

Le premier est un cycle qui a d'ailleurs fait l'objet d'un programme, même s'il s'est modifié au fil des années. C'est une série de textes, liés à Actes Sud, qui se proposent de définir une autre modernité possible de l'art en Europe, et qui pour cela créent des artistes qui, dans leur domaine, la musique, la peinture, l'opéra, le théâtre et le cinéma, développent d'autres valeurs que celles que le 20^{ème} siècle a mises tout en haut de son panthéon. Ce cycle a pour pics l'incontournable *Les papiers de Walter Jonas* et *Le Maître de Stammholz*. Il revisite la mémoire individuelle et collective et l'histoire des passions, et s'inscrit en faux contre ce qui en littérature nie le sens et se compromet avec le nihilisme.

¹ Alix Romero, épouse de Baptiste-Marrey.

Le second, qui obéit plus aux injonctions de la mémoire, de l'actualité et des débats en cours, est très diversifié dans ses formes et se répartit dans plusieurs maisons d'édition... Julliard, François Bourin, Fayard, Le Temps qu'il fait, Stock, Tarabuste... On y trouve des journaux de voyage, des poèmes, des romans comme *Le Montreur de Marionnettes* qui retrace les années héroïques de la décentralisation... et des essais, notamment *Eloge de la librairie avant qu'elle ne meure* et *Albert Camus, un portrait*.

Baptiste-Marrey 1928-2019... Alors que je suis avec les yeux baissés devant ce cercueil, je voudrais terminer en mentionnant les deux chefs-d'œuvre qui, au début des années 80, ont fait lever les yeux au jeune homme que j'étais. Formé par la décentralisation, j'étais à la recherche de tout ce qui pouvait aider la poésie à sortir de ses impasses, qu'elles soient celles des avant-gardes ou celles des vieilles esthétiques. C'est Pierre Oster à qui je faisais part de mon enthousiasme pour *Les papiers de Walter Jonas* et de mes regrets qu'il n'y ait pas l'équivalent en poésie, qui m'a conseillé de lire *SMS ou l'automne d'une passion* et *l'Ode aux poètes pris dans les glaces*. De toute urgence. J'ai bien fait d'écouter les conseils de celui qui, dans son petit bureau du Seuil et derrière son micro France Culture, était un découvreur et une sorte de spécialiste de la mise en relation ! Trente ans plus tard, je suis toujours aussi convaincu que *SMS* est l'un des poèmes narratifs les plus aboutis du 20^{ème} siècle... et que *l'Ode* prouve que le poème politique, tant décrié en France, peut être une des formes de poésie les plus achevées.

Texte publié avec l'aimable autorisation de Gérard Noiret

Une excellente bibliographie des œuvres de Baptiste-Marrey, composée par Jean-Claude Vallejo, et publiée dans la revue *L'Irsuthe* n°45, est consultable en ligne sur le site de l'association Anacoluthé : <http://lanacoluthé.free.fr/bulletin/bibliographieBM.pdf>

Les tapuscrits sont publiés tels que Baptiste-Marrey nous les avait confiés en décembre 2018.

Tombes ouvertes et cimetière d'ombre

rêveries corses sur la mort et la vertu

*Sénèque fut relégué dans une île
demi-barbare, la Corse*

Paul Veyne

1.

Sénèque / Lucius Annaeus Seneca
de l'an 41 à l'an 49 après Jésus
déjà philosophe / déjà milliardaire
fut exilé par l'Empereur Claude pour intrigues avec une Princesse / impériale
et dévergondée

Huit lentes années de disgrâce à Aleria
sur la rive est / plate et fiévreuse de la Corse
Même les Corses ont oublié / aujourd'hui
cette rencontre entre deux mondes qui s'ignorent
et / bientôt / s'affrontent
Tibère est le contemporain de Jésus
Sénèque / celui de Paul de Tarse
que le frère de Sénèque condamne à Athènes

2.

Le dieu est près de toi / Il est avec toi /
Il est en toi

Sénèque / Lettre 4

A quoi Jean répond en Palestine
« L'Esprit / l'Eau et le Sang / rendent témoignage
et ces trois sont un »
Mais jusqu'à ce jour-là / le dieu est l'Empereur et ses légions romaines
L'Empereur et son *genius* sont divinisés / de la Perse à l'Irlande
au cœur de chaque foyer / de chaque *domus*
Dans l'enceinte sacrée du Temple de Jérusalem
bientôt voué à la démolition
est dressée la statue géante de Zeus Olympien
bientôt vouée à la démolition
L'Antique / inaltérable / vacille
Un Juif / fou / inconnu

se prétendant fils de Dieu
prêche par énigmes et surprenantes paraboles
pour n'être pas entendu de l'occupant romain
ni des Juifs orthodoxes / sourds à sa scandaleuse morale
qui enseigne / pacifiste anarchiste / que « le Royaume n'est pas de ce monde »
Jésus / entouré de va-nu-pieds illettrés / poursuivi à coups de pierres / de
villages en synagogues
ne sait où poser sa tête pour dormir
sa parole est sa seule arme

Quelque chose manque à ceux qui possèdent tout / notera Sénèque / plus tard

3.

Auguste Imperator fit construire à Aleria un port de commerce prospère
et l'étang de Diane aux huîtres renommées
Le philosophe s'était juré de n'en point goûter
par ascétisme stoïque – déjà chrétien ?

Les peuplades paysannes furent refoulées dans leurs montagnes
ou réduites en esclavage

A Aleria / une cave viticole / gérée par des Pieds-Noirs
fut attaquée / par un commando nationaliste / armé de fusils de chasse
Plusieurs morts / et un incendie qui crépite encore...

4.

Faut-il s'entêter ? Prolonger ce supplice inutile
ou capituler (avec dignité)
« J'irai à Rome pour voir ses triomphes de mes yeux
soit Auguste constate que je suis innocent, soit il décide que je dois l'être »
Un philosophe n'est pas obligé de rester philosophe en toutes circonstances

Sénèque capitula / et de retour enfin à Rome
par la bienveillance d'Agrippine / devint à la demande impériale / le précepteur
de NÉRON
lequel à trente ans périt / poignardé / sur son ordre
par un de ses affranchis / dans les faubourgs de Rome
Fin pasolinienne

5.

*De la simple présence d'une
grande âme résulte pour nous
un progrès
Sénèque / Lettre*

Auparavant / il prit à Sénèque la fantaisie / un matin / de renoncer à la riche
voiture convenant à son rang et à sa fortune / et de se rendre / de sa villa à
Naples dans une simple charrette de paysans / accompagné de trois esclaves
et d'un muletier sans chaussures

La honte d'avoir été vu dans ce pitoyable équipage
le tenailla longtemps

Etre philosophe n'est pas une sinécure

Que dit un philosophe à son esclave agenouillé à ses pieds
les bras liés / par une corde / torsadée dans son dos

Un vaincu

Le fait-il tondre / et suspendre à sa chevelure à un arbre du bois sacré
en offrande aux dieux / selon la coutume romaine

Quels dieux

Tu t'étonnes qu'un homme ait accès chez les dieux

Le dieu descend chez les hommes / il descend en eux

Nous serions donc égaux / osa l'esclave

L'étang de Diane / le soir / et son eau rosée par le soleil couchant

La baignoire du Patricien et son eau rougie par le sang

de celui qui vient de se trancher les veines des jambes et des jarrets
sur ordre du Tyran

désormais affranchi de son Précepteur

La ciguë est l'arme ultime des philosophes

« La mort affranchit l'esclave malgré son maître

La mort soulage les captifs de leurs chaînes

La mort ouvre leur prison à ceux qu'un pouvoir inflexible les y maintenait »

Sénèque / Consolation à Marcia

6. Renoncements

Essais vains de transposer d'anciens voyages à ce pays que je ne connais pas

Où je peine à imaginer la pompe et la solidité romaines

comme Prosper Mérimée / mon illustre prédécesseur

Lui, vit en 1839 sur une montagne escarpée du Cap Corse

la légendaire *Tour de Sénèque* / déjà fort dégradée

Nul théâtre / nul histrion / dans les centaines de lettres conservées /
Etre riche rend-il sage ? Et même courageux /
Ainsi songe Monsieur l'Inspecteur descendant à cheval
vers la côte opposée à la Tour / jusqu'à Aleria où « la fièvre attend
immanquablement quiconque s'aviserait d'y passer la nuit »

Je ne suis pas allé à Aleria
Je n'irai pas à Aleria
J'en ai imaginé parfois les couchers de soleil
Une dégustation d'huîtres en un cabanon solitaire / mon Mérimée à portée de
main
Rêver d'Aleria / renoncer à Aleria
Vieillir / c'est abandonner des projets / vivre de souvenirs et de rêveries
alourdies du lent / peut-être fatal / assoupissement
halluciné d'images étrangement colorées / celles d'Aleria / le soir
quand le sable / le ciel et la mer / se confondent à l'horizon
Est-ce une nuit qui finit / un jour qui commence
l'aube d'un monde nouveau
Celui en train de naître / ignoré des légions et des dieux
de l'autre côté de la mer

Pâques 2010
Après lecture des *Lettres à Lucilius*
(2016 et 2017 – révision juillet 2018)

Note

Ces « rêveries corses » sont nées d'un court séjour non loin des Sanguinaires, de la lecture des œuvres de Sénèque (et notamment des *Lettres à Lucilius*) traduites et présentées par Paul Veyne (R. Laffont, Bouquins, 2000) et des *Notes de Voyages* de Prosper Mérimée (Hachette, 1971), premier Inspecteur des Monuments Historiques, patron du corps glorieux des Inspecteurs Généraux de ce qui sera un jour le Ministère de la Culture.

Nouvelle leçon des ténèbres

pour le Vendredi Saint

*Voici dit le Seigneur :
Dans l'affliction, ils se lèveront
De grand matin pour venir à moi.
Premier verset de l'office du
Vendredi-Saint du prophète
Osée (1-61)*

Ultime exposition
close par une toile de six roses
blanches sur un fond vert et bleu
comme une couronne posée
au pied d'une vie de création
lui – déjà au Val de Grâce – nom
qui s'accorde si bien
à celui qu'il est /
et à sa force devenue fragile

Il s'éteint dans cette nuit d'agonie
du Jeudi au Vendredi Saint /

Ici, dans notre campagne
la nature s'est mise
à l'heure de Louttre /
cerisiers et aubépines éclatent
de mille fleurs blanches
sur fond de verts et de bleus
en un tournoiement éblouissant /
Asthmatique / un âne braie
Ridicule et déchirant /
A l'église de la Vieille-Ferté
presque digne de Boisserettes
une hirondelle, seule pèlerine, pénètre
par le porche

à trois heures /

Elle cui-cuite / puis se pose
sur la tête d'un ange bleu
couleur de djine /
ange aux cheveux blonds / tout en plâtre
– un ange louttresque /

La nuit tombée /
l'angoisse monte /
Une lourde lune rouge –
orange désespérée / se hisse avec peine
sous un rideau de brume
entre les deux branches noires
du vieux noyer /

Un homme est passé.

Il laisse des fleurs et des oignons / des fruits /
des verres et des pichets
des arbres / des clochers / des villages
des lunes et des soleils /
des licornes à la corne blanche
des rouges / des verts et des bleus
des bleus surtout /
aussi variés que des ciels /

Il nous laisse à nos larmes /

La Pâque est le passage du Seigneur /
C'était le Vendredi 6 avril 2012

Note

Louttre m'avait cité en 1994, ce texte de Michel Serres : « Les anges sont des messagers. L'artiste est donc un ange. Sa vie se voudrait vouée à un échange avec d'autres hommes. Je ne souhaite pas être un porteur de messages. Mais dire cet amour de ce que je crois beau et le faire partager à d'autres : l'idée, donc, d'être un ange me séduit ».

Cette déclaration de Louttre – ironique et grave – m'a paru particulièrement appropriée pour ces obsèques dans cette église Le Val de Grâce habitée par l'ombre des grands peintres classiques français.

L'utopie défaite

*Si les morts n'ont plus leur place,
nous non plus.*
Yannis Ritsos¹

Sur les bords de l'Yerres, là où Caillebotte
peignait ses périssoires et ses gentlemen sportifs
le chef coiffé de hauts casques coloniaux blancs,
j'arpente les bords de la rivière le long du Collège-
Gymnase démoli où Messiaen vint écouter sagement sa Turan-Galila
où résonna la titanesque Symphonie Titan et où Ferré hurla aux chiens

Je songeais à ces images anciennes à Saint-Eustache / en cette fin d'après-midi,
bel édifice immuable du génial Viollet-le-Duc
au cœur de Paris en perpétuel chambardement
Les bougies en pot grésillent sous mes yeux,
éclairent touristes, curieux, couple adultère tout
à sa messe basse,
Les ombres chères de Mozart / de Molière / volètent alentour

Je revenais de chez Lissac, l'opticien où je vis Augustin mon ami
pour la dernière fois – un peu *neuneu* / se défendait-il
détaché / presque rêveur / ici et déjà ailleurs.
J'avais dans ma poche le livre de son ami Paul Chaslin,
le rêve de sa vie réalisé au lendemain de sa mort,
si loin pour moi / du complexe personnage qu'il fut,
autoritaire / violent / traversé d'intuitions géniales,
architecte clandestin / chef de chantier botté de boue,
sous le sempiternel costard bleu-cadre passe-partout,
soudain modeste / presque humble / face à l'artiste.

Aucun des hommages rendus à ces hommes-accoucheurs
ne font justice aux êtres singuliers / contradictoires
et pour cela aussi attachants l'un que l'autre / si différents / fussent-ils
L'un se rongerait la peau autour des ongles
L'autre éclatait en sombres colères / jaloux qu'on lui résiste
Je les aimais. Je les respectais. J'ai une dette envers eux.
Je suis le seul à pouvoir dire ce que je sais
qui les faisait étrangers
du reste de l'humanité / banale / suiveuse

Les Historiens futurs et les thésards – bien documentés / écriront
l'histoire de Paul et Augustin, apôtres de
l'école républicaine
détruite jusqu'aux fondations par la bêtise populiste
– leur échappera toujours cette palpitation vivante
la face mongole levée vers le ciel / de l'un,
le menton bleu de l'obstiné Breton / de l'autre

Les Caillebotte sont partis aux USA
Le beau potager et ses cloches de verre (peints par le même Caillebotte)
et l'élégante maison de maître sont devenus propriété municipale
par la générosité de Paul
(les jeux y sont interdits et les attitudes inconvenantes)
Les élèves du Collège derrière leurs grilles éducatives
en bordure de l'Yerres / rivière oubliée
qui se réveille parfois par quelques terribles crues /
rêvent au monde séparé que Paul et Augustin
voulaient réunir.

Pour Augustin Girard et Paul Chaslin militants culturels, créateurs du Centre
Educatif et Culturel d'Yerres (Essonne) en 1966, bulldozérisé en 2012 par
M.Dupont-Aignan maire, à genoux, de la ville d'Yerres².

Paul Teitgen / héros de l'Affaire Audin (toujours oublié / toujours méconnu)
arbitrait sagement les différends avec une municipalité (déjà) stupide / Le tam-
tam médiatique enfonce dans l'oubli ceux qui ne le courtisèrent pas assez.

20 juillet 2012
révisé le 27 août 2018

¹*Anthologie de la Poésie grecque*

²J'ai évoqué les grandes heures du CEC dans *Belles utopies et dures réalités*, éditions Obsidiane, 2017.

Présentation par Baptiste-Marrey de son dernier roman en cours d'écriture.

Les amants de la Puisaye

Ce gros roman est construit sur 5 Livres, chacun consacré à un personnage principal ou à un couple, mais avec des liens d'un Livre à l'autre. Il se déroule à la fin du XVII^e siècle, sur une trentaine d'années, au moment où le Jansénisme et Port-Royal sont persécutés par le pouvoir royal – ses fidèles survivent, plus ou moins clandestinement dans les campagnes notamment dans la Puisaye, région boisée aux portes d'Auxerre.

C'est une histoire et une géographie réinventées, à la manière des *Papiers de Walter Jonas** (Actes Sud, 1985) : les faux documents historiques sur lesquels est basée la narration, sont retrouvés, commentés, ré-écrits, par deux chercheurs (une femme, un homme) passionnés par leurs investigations, qui vivent eux-mêmes leur propre histoire, parallèle, aujourd'hui en Puisaye.

Grâce aux éclairages multiples que permet la fiction, se dégagent des personnages forts, hommes et femmes : moine-musicien, grand seigneur libertin, cavalière enflammée, veuve prise d'un amour mystique pour un prêtre singulier.

Amours romanesques, débordements charnels, passion idéalisée, plus quelques cavalcades, construisent un monde imaginaire à diverses facettes pour ce roman faussement historique dont les bases bibliographiques sont scrupuleusement inventées. « Quand on ment, il faut être précis », disait déjà un personnage de *Walter Jonas* (citant Stendhal).

Environ 600 000 signes.

1^{er} septembre 2018

*Grand prix du Roman de la Société des Gens de Lettres 1986.

« Ce train que tout le monde rate... »

Poème-collage en quatre parties

1.

Marina Tsvetaeva écrit sa dernière lettre en France
dans le wagon qui l'emporte / avec Mour / son fils
bien-aimé / mal aimé
de la gare Saint-Lazare au port du Havre
le lundi 12 juin 1939 / l'Europe est à quelques semaines de la guerre
Sur le quai / aucun ami autorisé
« mais intérieurement / ils les accompagnent »
Eux / les futurs exilés / observent la vieille coutume russe
« s'asseoir quelques secondes en silence sur ses valises »
promesse d'un heureux voyage – peut-être d'un retour ?
« Nous nous sommes signés devant la place vide de l'icône »
écrit-elle dans le train / encore à quai / à son amie tchèque
Anna qui vit à Prague / la ville enchantée / d'autant
que Marina sait qu'elle lui est interdite
« J'aime Prague de la manière la plus tendre
Aucun océan jamais / ne m'a réjouie comme la pensée de Prague
Peut-être tout simplement une Prague de rêve...
Pour aimer une ville, il faut n'y aimer personne ne pas y avoir d'amour /
en dehors d'elle l'aimer / elle »

« Je vais maintenant me tordre le cou à regarder en arrière »

2.

« Désormais le plus dur est passé / désormais c'est le destin »
Le destin / c'est l'embarquement au Havre / le 12 juin 1939
Le destin / c'est le retour à Leningrad / ex Piter le 18 juin 1939
après 17 ans d'exil
Le destin / c'est le village bolchevique de Bolchevo
créé par le NKVD pour les agents du NKVD et leurs proches
de retour de l'étranger / et donc suspects
Le destin / c'est d'apprendre sa sœur déportée depuis 1937
Le destin / c'est Efron / le mari toujours aimé
fusillé le 16 octobre 1941
« Si Dieu accomplit ce miracle / vous garder en vie
je vous suivrai / partout / comme un chien
avait-elle écrit / à l'aube / de cet amour singulier
« Mon mari a vingt ans / il a une beauté / peu ordinaire »
De vrai / il était encore lycéen quand Marina / l'épousa

« Il est magnifique / à l'intérieur / comme à l'extérieur
En lui se trouvent réunis / deux sangs / le juif et le russe
Il est admirablement doué / intelligent / noble
J'aime Serioja infiniment et pour toujours »
Il est l'être / qui m'est le plus cher / pour toute la vie
Auprès de lui seulement / je peux vivre / comme je vis
entièrement libre »
(d'aimer sans retenue par la chair et par l'âme
hommes et femmes
par la voix aussi et par le poème – dont preuve ici)

Amour-malédiction / Sergueï passa chez les *Blancs*
en 1917 quand la Russie devenait *rouge*
et Marina devint suspecte aux Soviétiques
en 1935 / il passe au NKVD qui assassine un réfractaire russe
à la frontière suisse
et Marina devint suspecte à l'émigration
De Bolchevo / ce village inconnu / il fait pression pour son retour
« Si jamais je rentre en Russie / ce n'est pas en tant que *vestige* toléré
mais en tant qu'*hôte* / désiré / attendu »

3.
Marina savait / dans ce wagon français / parti de Paris
vision infaillible du poète
qu'au piège tendu / elle tomberait / yeux ouverts
De ce faux village de Bolchevo / où son étrange famille sera
quelques mois réunie / elle va errer à Moscou avec son fils
à la recherche d'un toit et de quelques menus boulots
L'armée allemande approchant / l'été 41
sur ordre du génial Staline / l'intelligentsia russe / même hostile
Akhmatova / Pasternak / Tchoukovskaïa / et les autres
sont embarqués le 18 août 1941 à
TACHKENT
en Tatarie / disait-on / pour marquer la distance et la barbarie
en fait / capitale ouzbèque (soviétisée) vouée au coton et à l'Islam

Hébergée à Elabouga dans une isba traditionnelle
à première vue / accueillante
Marina va et vient jusqu'à Tchitostopol bourg-refuge
où le Litfond / le Fonds littéraire du Parti y gère
jusqu'en ces terres lointaines
la pitance des écrivains / collectivisme oblige

Il est proposé à Marina / non sans débats / un poste de plongeuse / à la cantine

(A qui les larmes ne viendraient-elles pas aux yeux)

Commence alors le brouillage / bruits et contre-bruits sur ses derniers instants
Dix jours après son arrivée / elle se pend / le dimanche 31 août 1941
dans l'isba d'Elabouga / laissant trois lettres sur la table
pour son fils adolescent / le mal-aimé – bien aimé
« Ne m'enterrez pas vivante / vérifiez si je suis bien morte »
avait-elle / jadis supplié
Morte / Marina l'était / enterrée / elle le fut
mais son corps / jamais retrouvé / disparut

« Ne reste d'elle / que l'âme / toute nue »

4.

Exilée en France dix-sept ans / Marina n'y fut pas heureuse
sans éditeur(s) / sans lecteur(s)
« Personne n'a besoin de ce que je fais »
Elle déménage ses papiers dans une suite de logements misérables
en lisière de la grande ville qu'elle n'a jamais adoptée
(elle qui aimait tant marcher sur l'herbe)
qui l'ignorât – « personne ne m'a invitée jamais »
qui l'ignorerait encore / si une certaine Clémence Hiver
un demi-siècle plus tard / un pied à Paris /
l'autre dans le Gard /
de son vrai nom Brigitte Rax
n'avait consacré sa vie / son temps et son talent
à publier / en français / l'essentiel de l'œuvre de celle qui n'avait pas de tombe
en une série de petits livres cartonnés d'une rare beauté

Brigitte / la blonde au nez cassé / oubliée / abandonnée
après que les éditeurs pansus aient repris son travail
sans la nommer
« On ne fait pas une lecture pour soi
pour soi / on a l'écriture »
écrivait Marina / près de Vanves / en 1925

Gentilly / près de Vanves / mai 2018

Brève adresse finale*

C'est le moment de se quitter, sans doute pour ne plus se revoir.
Alain, l'oublié, affirmait que ce que l'homme veut devenir, il le devient.
Ce qui est vrai – même si on découvre sur le tard qu'il faut payer – un prix très
lourd quelquefois.
Depuis mon adolescence – témoin de l'Occupation, j'ai eu toute une longue vie
pour essayer de comprendre le nihilisme et à dénoncer ce mal absolu
dont les racines resurgissent en tous temps et en tous lieux.
Dans ce combat, les artistes – peintres, écrivains, musiciens – vivants ou morts
– mais leur œuvre survit à leur mort, m'ont musclé le cœur et l'âme, ouvert
l'imagination.
Paradoxalement les échecs également, aussi indéracinables que le chiendent.
J'ai été porté par l'amitié et l'amour. Avant tout, l'amour long, ses richesses, ses
déchirements, ses infinies douceurs, l'âge venu,
mais aussi l'amitié de tant de vivants et de disparus : leurs ombres m'accompagnent
toujours, me conseillent, me consolent.
Je me bats. Je me bats encore. Je me bats avec mon arme : l'écriture.
J'ai appris dans le Paris muselé de 1944 que le mensonge tue – aussi durement
les corps que les âmes et les fondements de la société.
La vérité est secrète. La beauté est secrète. Elles sont inépuisables – et donc,
elles se partagent.
Partager ce qui est beau, ce qui est vrai – ce fut l'obsession de *notre* vie, puisque
nous avons eu le bonheur de la vivre à deux.

*En ma 91^e année, chez Gérard et Monique Noiret à Villeneuve-sur-Yonne.



Hyorkh, 2017, acier, béton, bitume, gesso, pigments, 50 x 15 x 10 cm

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Mana Aghaee

Poème traduit du persan par Babak Sadeq Khandjani

مردان

تاریکی در غصه مردان
آمدند من ی خانه به
نشند و ارد بزند در آنکه بی و
کدم هر آن
را قلم از تکه یک
بوشم کرشم پنهنی آن در را اکتب که
ز بودند
رفتند صدای و
پوز چن و آهمنه
شبه نیمه در دای مانند
یک هر
دست در چراغی با

Les hommes

Les hommes arrivèrent chez moi
dans l'obscurité
ils entrèrent sans frapper à la porte
ils volèrent chacun
un morceau de mon cœur
où j'avais caché le soleil
ils repartirent
à pas de loup
sans faire de bruit
tout comme les voleurs nocturnes
tenant chacun
une lampe

Milena Bourjeva

Textes traduits du bulgare par Païssy Hristov

* * *

Търсете ме!

От уличните лампи

прося нежност.

Търсете ме!

Приютена в захвърлена шапка.

Бях тръгна да се погаля в дъха на спящите

като животно сляпо и бездомно.

Cherchez-moi !

Je m'adresse aux lampes dans les rues
pour mendier de la tendresse.

Cherchez-moi !

Abritée dans un chapeau jeté au rebut.
Je voulais rejoindre les dormants
pour sentir les caresses de leur haleine,
comme un animal aveugle et sans abri.

* * *

Тъй сама съм,
че разделям се на много хора.
Те ме следват еднакви и безплътни,
носят странни дрехи
и обличат ме в сигурността си.
Някаква безкрайно дълга мисъл
ги завързва, носи ги като верига.
Тъй сама съм,
че понякога аз искам
трева да засадя по тялото си,
писмо да изпратя в друга вселена.
Нямам дори с кого да се разделям.

Je suis tellement seule
que je me divise en plusieurs personnes.
Elles me suivent semblables, incorporelles,
portent d'étranges vêtements
et m'habillent dans leur assurance.
Une pensée infiniment longue
les relie et les porte comme une chaîne.
Tellement je suis seule
que parfois me prend l'envie
de planter des herbes sur mon corps,
d'envoyer une lettre dans un autre univers.
Je n'ai même pas de qui me séparer.

Khamylle-Abel Delalande

Le Berger des larmes

Extrait

*

dans les déclins du noir
là où le cuivre bat sa plainte
et où le soupir s'atténue
les brasiers de la mer
s'avivent d'eux-mêmes
portant la mémoire et le ciel
jusqu'au plein chant du monde
la vérité du réel s'accumule sur le sable
au vaste secret de la blessure
dans l'espace nouveau de l'heure souterraine
affranchi de tout visage affranchi de toute ombre
ancré entre les désirs
comme le froid qui se tait dans les pleurs
et la vie qui renaît en l'amarre tremblée.

Les Fusains troubles

Extraits

*

derrière tes gestes
et devant ton regard
je m'approprie la buée des mots
comme un oubli
sur la portée mélodieuse du vent

je me défends de ces ruines
où broussailles et mémoires se mélangent
où nuit et jour se destinent aux étoiles

je tisse en la pluie sereine
ton habit de glanure
la terre noire relie ta vie
et ton sang ocre partage les itinérances

dans ce flot incertain d'altitude
la neige brève et chaste
libère les ombres
retient les voix

derrière tes gestes
les quelques larmes ne suffisent plus

il y a cet incendie irréel
qui répand le doute et statufie les anges

à l'aval du destin
toute existence mendie ses regrets.

*

les épis de la nuit se reposent
le vent épie l'âme
et chante son écho
la blessure y délivre un nouveau regard
un fruit mort où se mire le poème
tout s'envole à travers le bleu de l'ombre
les tressaillements du monde
emportent avec eux l'impatience de la terre
l'immobile devient mouvement
le furtif devient cri d'espoir
et dans cette incertitude ambivalente
le bonheur prend sa place
comme une fugue au ciel
comme un nuage au présent
les voiles ouvrent passage au souffle
la fontaine boit à la source du temps
on pose à la margelle les roses noires de l'été
l'obscurité s'est encore tracée sur les sables
on jette les amarres du langage
aux eaux froides et naissantes de l'angoisse
tout s'épuise dans la nuit
où le visage n'est qu'une ouverture
sur l'oubli.

Barbara Le Moëne

Embrasure

Ni la porte ni le seuil ni l'âtre
ne caractérisent ma maison
mais la fenêtre
et ses persiennes ouvertes

seule derrière l'embrasure
j'aime à me tenir
n'en finis pas de regarder
n'en finis pas, ne me lasse pas

façon de repriser l'hiver
comme j'habitais l'hiver de l'enfance
comme on habille l'hiver nu
couture et front contre la vitre

debout dans le rien
debout dans le vide
Quoi, ma maison serait vide ?
mais l'œil fou — déjà —

traversait la rue et grimpait aux arbres
l'œil — comme chien échappé
dans la ramure des arbres

Contre la tempe

Coule la vitre
eau transparente et dure
rivière qui forme frontière
entre le champ cultivé
de notre solitude en les murs
et la prairie au dehors
 herbue
 fleurie
 grouillante
et le vent au-dehors
— le vent
fait respirer la pierre
vient battre contre le mur
contre la tempe
— le vent
maître des corps et maître de l'immense

Poche de songe

Comme on ouvre un livre
fermons la fenêtre
qu'on n'entende plus
les bruits marchands du dehors
déplions le linge de maison
les collerettes de linon
une taie d'automne, la maison
— marais humides
— derniers fruits de l'été
— ombre bleue des après-midis
efface
à l'étouffée
à la fenêtre livre lu et relu
langue des signes, la maison
poche de songe
pour moi seule
ouate les bruits du monde

Ariane Martenot

Léa-l'idéal

Léa lèche sa petite cuillère avec application. Pas besoin de faire tinter son verre, tout le monde la regarde déjà. Dans le silence de notre petite compagnie, elle se lève pour porter un toast. On échange quelques sourires entendus, chacun sait que notre chère amie va encore nous vanter son bel amour. Je me surprends à chercher un titre à ce discours maintes fois répété : « le coup de foudre », l'histoire d'un couple de trentenaires, où chacun découvre enfin le partenaire idéal.

Lorsque Liam est entré dans ce bar branché de Toulouse – notre QG depuis l'adolescence –, Léa s'est mise à rayonner « comme un phare breton », dit Lazlo, sans doute un peu jaloux car Léa et Liam ne se quittent pour ainsi dire pas. « Je l'ai reconnu », se défend-elle en embrassant Lazlo – lequel rougit de plaisir – avant d'enchaîner sur les mille vertus de son nouvel amour. Cette chère Léa nous saoule à n'avoir de conversation que son bonheur ; pendant ce toast, elle déclare que le véritable amour nous élève spirituellement. Après un fou rire général et quelques obscénités, Léa insiste : aimer d'amour c'est toucher la fraternité qui fait le fondement de notre humanité. Être heureux en amour, conclut-elle, c'est une plus-value extraordinaire pour tous. Devant nos remarques dubitatives – « donc, être malheureux, c'est participer à la lente décadence de la société ! », « le bonheur est-il un bien commun ? », « tu vas organiser des partouzes obligatoires ? » –, Léa s'en tient à sa romance, réclame qu'on les appelle Léli et répète qu'ils se connaissent depuis toujours, qu'ils sont le jaune et le blanc d'un même œuf. Heureusement, depuis deux mois qu'il fréquente notre groupe, Liam a pris un peu de recul : « Tu nous enfermes dans une coquille ! » dit-il avec un sourire plein de charme, il faut bien le reconnaître.

Léa est photographe, toujours encombrée d'un appareil plus ou moins envahissant ; elle me dit souvent que j'écris pour réfléchir, car elle-même photographie pour cette raison. Léa flashe son amour : de pied en cap, à poil, en ville. Elle l'observe sur le papier glacé : un charme certain, une légère bedaine, beaucoup de présence ne justifient pas son engouement, ce doit être un mouvement, un presque rien, une odeur ? Peu importe, c'est bien cet homme avec lequel elle se sent bien, follement bien, à rire comme des gamins, à faire des projets jusqu'au petit matin, à s'aimer. Chaque fois, Liam la fait chavirer et filer à la proue du plaisir. Léa s'en goinfre, elle le veut jour et nuit, il se laisse dévorer en riant, en criant parfois. Elle a appris à ne pas chercher une joute amoureuse sophistiquée, juste écouter, laisser leurs corps se reconnaître, se retrouver dans la confiance et l'attente du plaisir.

« Mon prince, ma barque, ma folie » ... Léa reste étonnée qu'il soit si simple, si évident d'aimer et d'être aimé. Ce matin-là, elle s'en félicite de nouveau, collée à lui, encore moite de bonheur, quand le téléphone de Liam sonne. La jeune femme en profite pour sombrer dans le sommeil. Si d'autres ressassent leurs rancœurs au moment de s'endormir, le film de sa félicité la berce plus sûrement. Elle ouvre un œil au moment même où Liam pose l'appareil sur la table. Il regarde Léa, un instant, un bref instant, avant de la prendre dans ses bras. « Mon prince, mon sage, ma force, ma barque », elle aimerait reprendre sa litanie, toute molle encore de l'amour à l'instant échangé, mais le regard de Liam a ferré un sentiment dont elle connaît la puissance malfaisante et les possibles ravages : le soupçon. Le soupçon frétilant, venu des profondeurs de l'abîme, traverse l'âme de Léa, sa dolence, comme une vague de froid. Liam vient de poser le téléphone, il se retourne vers elle chargé d'un autre univers, le dédain palpable sur sa lèvre encore humide. Où est le sourire tendre et fragile qu'elle ne parvient pas à saisir ? Léa n'a pas identifié la voix au téléphone, c'est sans importance, ce qui compte c'est la dureté du regard de son amant et l'effort qu'elle vient de lire sur son visage pour revenir vers elle.

Sans la moindre pitié, le soupçon sait détruire durablement les relations humaines, séparer les âmes et les corps, engendrer le doute et la souffrance. Déjà, Léa se détourne des caresses de Liam pour chevaucher ce rien, cette lame acide qui empoisonne plus sûrement son sang que la morsure d'un serpent. Elle se sait perdue, chassée des terres de son bonheur et mobilise toutes ses forces pour éloigner ce qui deviendra son désespoir, sa perte. Ce qui est déjà acté. Sa félicité s'enfuit sous ses yeux mêmes. Distant, déjà – l'évidence n'est plus –, l'amour s'efface devant le froid calcul. Liam ne l'aime pas, se sert d'elle, leur amour n'est qu'un leurre. Le soupçon est un sentiment simple, cupide et stérile comme une pierre, mais Léa ne résiste pas à la tentation, elle relit encore une fois son histoire avec Liam. Une fois, une seule fois à l'ombre du doute, et voilà l'amour qui défile au passé. Léa épie, attend la trahison comme le condamné sa peine.

Pourtant, elle ne demande rien, n'évoque pas le coup de fil et garde le silence pour s'interroger. Serait-elle jalouse ? Non, Léa ne s'attache pas à l'interlocutrice de Liam mais à la distance qui grandit entre eux, les sépare sans bruit, elle peut presque voir sa romance s'envoler comme une paille dans le vent. Parce qu'elle a douté, Liam lui est retiré, arraché, et son amour bientôt piétiné par ce regard nouveau sur eux-mêmes. Elle espère encore qu'il s'agit d'un moment d'égarement, mais c'est comme un éclair imprimé dans sa rétine, elle ne parvient pas à s'en défaire. La glace est dans son œil, son cœur, et fige son corps. Léa se débat en silence, elle doit cacher à toute force sa honte de ne plus pouvoir aimer de toute son âme, elle prie pour que cela ne soit pas déjà trop tard, pour qu'elle puisse revenir vers lui, comme avant. C'était si bon cette innocence, ne plus avoir ces arrière-pensées qui vous polluent une rencontre, c'est un peu l'enfance et sa crédulité qui s'éloignent encore. Mais n'est-ce pas

un bien ? Vivre un amour adulte, assumé et fier c'est aussi gagner des batailles, affronter ensemble les difficultés. Léa évoque Adam et Eve quittant le jardin des délices, le couple n'emporte-t-il pas le regard critique pour vivre son amour sans naïveté ? Elle se console en pensant avoir franchi ce cap, elle vient de se battre contre ses propres démons, pour lui, pour eux. Elle va retrouver son amour, doublé d'une nouvelle sagesse. Léa se réjouit enfin de ce terrible cauchemar. Il faut absolument qu'elle parle à Liam de ce mauvais rêve, le soupçon ne s'immiscera pas en Léa, ils sont forts, bien au-dessus de ces contingences. Elle se tourne vers lui pour chercher du secours, pour qu'il la ramène sur les berges calmes de la volupté, dans cette joute amoureuse où elle retrouve le goût de l'harmonie, le tendre bonheur qui ouvre son humanité.

Liam n'a pas raccroché, il a posé le téléphone ouvert sur la table de nuit, il veut que sa correspondante entende les mots d'amour, maintenant faux et suppliants, avec lesquels Léa lui demande de l'aimer à nouveau, encore et pour toujours.

J'ai dû rester les lèvres au bord du verre, les yeux dans le vide, pendant le discours de Léa, car Lazlo me pousse gentiment de l'épaule : «Toi aussi t'es jalouse ?»

Jérémy Rodriguez

Ce soir la ville est belle

«L'intégralité du texte s'écoute ici»



Le gardien, 2018, bitume, tissu, mortier; pigments, 180 x 120 x 45 cm, détail

Hélène Sevestre

Qui vocalise la nuit ? Qui protège son petit ?

Enfilant une robe comme les pingouins des Malouines qui surfent dans les vagues, qui vocalisent la nuit, qui protègent leurs petits, j'invente un rire, j'emprunte une voiture, je cours derrière vous, Mandelstam, un ours et un seau sur ma route, nous jetons nos pelisses en l'air; que vous êtes beau, j'ose à peine vous lire.

o

D'un côté s'étend la plaine, de l'autre la montagne s'élève, jamais vous n'écrivez cela, n'avez pas cette autorité, cette certitude, cette façon d'embrasser le paysage, comme une femme ouvre les bras pour faire sécher le linge – et son amoureux la trouve belle dans cette attitude.

o

Vittorini ou Carlo Levi (et c'est pareil dans la *Lettera alla professoressa*) ont écrit avec, sur, pour des paysans, des gens très simples, leur phrase en prend les manières, c'est avec grâce qu'on apprend à manier son couteau, sa fourchette, à tourner sa langue et son stylo dans sa main.

Les questions formulées sont celles-ci : qui a besoin de manger ? Pourquoi veux-tu apprendre à lire ?

Et dans la certitude que le pain peut manquer, on se lève de table, on a mangé, on n'a pas mangé, on a écrit, on n'a pas écrit, la phrase est simple, le torchon est ridé comme la femme qui l'utilise, le chat dort.

o

Le voyageur frappe ses bottes l'une contre l'autre pour en ôter la poussière, ses lacets forment des sortes de moustaches à mi-jambe et les œillets le regardent, petits yeux à ses pieds.

- Quelle belle étendue, murmure-t-il en considérant la plaine. Elle est si unie, si vide et lui-même si seul dans la pénombre qu'il peuple les maisons et le ciel de milliers de figures. Mais qu'il arrive dans une ville, des activités tout le long du jour, le ciel est un néant dont il se prend à rêver, aucun colis dans les angles.

o

La réalité qui entre dans le rêve, comme un jeune animal qui passe le seuil de votre maison et les feuilles des arbres dessinent leurs ombres sur son dos, vous êtes assis, vous ne voyez pas d'opposition, vous aimez l'odeur du renard, vous redoutez le renard, des terriers dans le champ.

Une respectable folie, respectez ma folie.

Vous avez peur, ridicule, assis.

o

Vous lancez vos beaux faucons le long d'une rivière rapide et giboyeuse, vous-même quand vous parcourez la forêt, votre marche est celle d'un lion blanc, des récits vous accompagnent, comme un jeune homme, vous traversez des villes et des plaines, le passé vous appartient, vous élevez des statues à vos parents, vous les avez formés, si odieux, si calmes maintenant.

o

Nous sommes allés à Saint-Avit tout givré à Noël. Mais une nuit de décembre, la chèvre des Moûtiers a marché sur l'étang et a été prise dans la glace qui a cassé.

Son dos blanc maintenant est bien visible, une corde qu'on tiendrait de part et d'autre de la pièce d'eau ne suffirait pas à la ramener au bord.

J'aurais voulu descendre avec la chèvre vers l'étang et la sauver, le crâne des animaux est fragile, plus que le givre, plus que nous.

o

Après une nuit d'insomnie, toute blanche comme la chèvre de l'étang, j'ai rêvé que j'entrais dans une grande piscine, je ne me noyais pas, je nageais avec bonheur, délivrée de l'état de veille, débarrassée de toute entrave, le piquet, le piquet de la chèvre.

- Elle s'est enfuie, aucun malheur ne lui est arrivé. La main de M. Seguin est douce comme l'eau que je fends.

o

Un sentiment de colère se transforme en tristesse, comme une montagne s'adoucit et se termine en colline, vous explique Giordano Bruno, la poche de son mantelet bâille, a la forme d'une oreille, vous prenez le pas, tant de correspondances entre la nature et notre état. Les arts, aussi, s'inspirent de l'attitude d'un bras, une grande maison se compose comme les parties d'un corps.

o

Cet amour entre espèces, de quel lien s'agit-il, cher Bruno ? Mon petit chat sur les genoux, l'animal palpite, est chaud, est doux, l'être humain a été fait pour porter sur les genoux un poids si léger; dans un fauteuil placé près d'une fenêtre entrouverte, il a été fait pour être caressé par une brise un peu forte.

o

Vous vous arrêtez, dans une flaque, un petit animal, un furet, un écureuil, est furieux d'être tombé là, son œil brille plus encore que la lune, parce que l'œil est noir, le pelage blond, mais jamais il ne fait ses révisions, ses calculs, ne se dit : « J'aurais pu avoir un meilleur sort, avec ma beauté, mes qualités. » Enfermé dans sa vie, il m'émeut.

Enfermée dans la mienne, je sens que ma littérature vient aussi de cette absence de choix.

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Baptiste-Marrey est souvent venu rencontrer ses lecteurs à la bibliothèque¹.

C'est lors d'un atelier d'écriture qu'il a présenté sa *boutique* d'écrivain. Ses méthodes de romancier, sa façon de faire.

Les *Chantiers d'écriture* lui rendent ici hommage en poursuivant le début de trois de ses romans². Sans tenir compte de l'histoire qu'il a développée, en créant leur propre univers à partir de cette première phrase, point de départ rythmique. Comme au jeu. Une manière d'accompagner Baptiste.

¹Bibliothèque Multimédia Paul Eluard d'Achères

²*Elvira*, Actes Sud, 1986. *Les sept îles de la mélancolie*, Actes Sud, 1991. *Le montreur de marionnettes*, Fayard, 2001.

Marie Dagand

J'ai bien réfléchi, tu sais. Cela fait même deux nuits que je ne dors pas : je ne crois pas que je puisse chanter Elvira. J'aurais réalisé pourtant, grâce à toi, un de mes rêves les plus chers. Tu ne peux savoir l'importance qu'a eue pour moi – qu'a toujours pour moi – ce personnage.

Mais j'ai d'autres mots en tête qui résonnent et m'envahissent. Je dois, je dois les écrire. M'éloigner de cet opéra. Trouver mon autre voix. Ma propre voix.

J'ai rencontré l'autre jour un type qui, comme moi, prenait l'air.

Nous en arrivâmes bientôt à parler du territoire sur lequel nous marchions. On aurait pu parler du *temps qu'il fait*, mais vois-tu, nous avons parlé de ce que nous avons sous les pieds et de ce que nous avons devant les yeux. Je pense que nous ne nous connaissions pas assez pour parler de ce que nous sentions, on aurait pu.

A la fin de la conversation l'autre me dit :

« - vous écrivez ?

- non

- il y a urgence, rendez compte de ce que vous vivez, sentez, voyez. Le territoire a l'air d'être votre grande affaire ».

Il continua :

« j'ai moi-même noirci quelques cahiers... : *Limites géographiques limites géologiques.*

Longer la côte, longer la terre. Latitude et longitude comme repères.

Ou encore

Ces gares construites pour la plupart à la fin du XIX^{ème} peuvent reprendre le registre local ou au contraire et le plus souvent sont l'expression du pouvoir central, identiques ou du moins semblables, donc reconnaissables, servant de repère au touriste qui s'égare dans la ville...

... et pour être honnête je n'ai pas l'intention de continuer ou plutôt si, noircir du papier, mais en dessinant et puis je manque de voix, vous aurez plus de souffle, je vous donne mes carnets. Prenez mes notes. Disposez-en, mes préoccupations sont ailleurs. Je suis allé parfois dans des impasses, des ornières de notre cher territoire. C'est un hasard heureux notre rencontre.

Comme si mes textes avaient besoin d'une autre voie.

Vous m'entendez ?

Je ne sais pas si vous avez une « pratique artistique » comme on dit maintenant, mais laissez tomber. Ecrivez. »

Je suis un garçon plutôt charmant, tu me connais, mais j'ai horreur qu'on m'emmerde. De quoi se mêlait-il ? Il m'exaspérait. Le contraire de toi. Je n'avais aucune envie de l'avoir comme ami, de le fréquenter. Mais il m'intriguait. Je sentais

qu'il me fallait l'écouter; qu'il pouvait m'emmener vers ailleurs. Vers un ailleurs vers lequel je n'avais pas le cran d'aller seul. Vers lequel aucun d'entre vous qui me connaissez si bien, et toi le premier, ne peut m'emmener, n'a su m'emmener. Ne m'en veux pas.

L'autre était décidé à ne pas s'arrêter, il continuait à pérorer sur sa lancée. Et je l'écoutais.

« ... à condition que vous écriviez sur le territoire. Mais voyez-vous, pas le territoire tel qu'on l'entend le plus souvent maintenant.

A ce propos avez-vous remarqué comme à la radio ce mot, devenu un label, apparaît dans les phrases, les interviews, les émissions ?

Je crois, sans trop prendre de risque, pouvoir parier que l'émission *Carnets de campagne*, sur France Inter entre 12h31 et 12h42, l'emploie une bonne dizaine de fois chaque jour, décliné entre *les acteurs du territoire*, *les clés du territoire*, *le contrat social du territoire* qui valent bien le plus ancien *aménagement du territoire*. Alors le territoire, en campagne, sur la scène d'un théâtre, dans un formulaire administratif, sur nos écrans domestiques ou nos ondes familières ?

Bien sûr ce n'est pas ce terme qui vous préoccupe, pas le langage administro-politico-mediatico-communicant qui l'a absorbé.

Non c'est le territoire.

Celui de la géographie, qui dessine la terre, qui lève les souvenirs de lumières, de reliefs, d'oiseaux qui le survolent, de gens qui le traversent, qui y vivent et y restent, un train qui file. Le territoire qu'on découvre ou celui que l'on connaît. Celui dont on rêve et qu'on attend. Vous savez, *les choses vues*.

A mon avis, vous savez déjà qu'il peut occuper le reste de votre vie, de vos pensées, de vos heures. C'est de cela que vous dépendez. C'est lui qu'il vous faut imaginer. Il est le cadastre de ce qui vous obsède et qu'il vous reste à écrire. »

Retrouvons-nous ici chaque jeudi.



Ofen, 2016, bitume, gesso, crayon, huile, 80 x 60 cm

Patrick Fourets

Sur le quai de la gare souterraine (...) Chacun avec sa démarche. Un spectacle qui me réjouit toujours.

Je dis à Marie, 23 ans, élève de mon épouse au conservatoire de musique, combien la gare Montparnasse, ce théâtre avec ses personnages aux mimiques de marionnettes, ressemble à celui jadis de la gare d'Austerlitz. Une micheline crème et rouge m'emmenait à la maison familiale. Elle avait à l'heure d'ouverture des paniers repas, l'odeur mélangée de terrine aux herbes, de fromage au lait cru, de pain frais.

Marie, écouteurs en collier autour du cou, a saisi le livre posé devant moi sur la tablette – *Le montreur de marionnettes* de Baptiste-Marrey. Elle lit à voix haute : *Je suis parvenu à l'âge ou l'on se souvient. Les choses que j'ai apprises, tous ceux, toutes celles que j'ai aimés, que j'ai haïs, qui m'ont blessé, qui m'ont élevé, qui d'un mot, d'un signe m'ont ouvert ce qui jusque-là m'était fermé, se trouvent dans ma mémoire, éclairés ou dans l'ombre, comme mis de côté dans un lieu obscur où ce ne sont plus leurs images que je vois, mais ce qu'ils sont dans leur vérité.*

Je suis dans l'âge des possibles réflexions sur mon parcours de vie, mes rêves non assouvis, les noirs en mon cœur, mes rencontres opportunes, Marie – plus de 40 ans d'écart – hasard, élixir contre le vieillissement.

Moment de vertige, le TGV plonge depuis le haut du coteau pour traverser le Loir. Le temps de quelques secondes, j'aperçois le hameau de Varennes et mes souvenirs défilent à la vitesse de la rame : Bakou le singe, mon ours roux aveugle de ses yeux en verre disparus, mes Dinky Toys et mon garage en bois. Plus tard, mes acrobaties dans le noisetier, j'y suis resté suspendu par ma culotte de peau, les baignades au bord du Loir et les approches amoureuses dans le pré de Marguerite la fermière. Elle était habile à dépecer le lapin, après l'avoir assommé et vidé de son sang.

Je dis à Marie combien ma mémoire fait revivre, le temps des rires et de l'insouciance. Elle tend à le perpétuer, m'encourageant à la folie d'une vie, pierre sur l'eau en ricochet, ce voyage au bout duquel un piano attend que ses doigts caressent le *rêve d'amour* de Franz Liszt. Partager des émotions intemporelles, et le temps de jeunesse en jeunesse comme passent les saisons. Le mal dans la nostalgie, c'est l'inertie traduite par cette formule lapidaire : « c'était mieux avant ».

Non Marie, non. Pourtant j'ai en moi, la saveur irremplaçable du Pithiviers de Maman. Mais nous nous chauffions au charbon, et le téléphone en bakélite noire d'antan était bien moins pratique que le portable. Alors !

Parfois, l'envie me vient de tirer le signal d'alarme. Le TGV stoppera sa course. Le contrôleur abasourdi m'autorisera à descendre du train. Je marcherai jusqu'à l'épicerie d'Elisabeth. J'actionnerai la poignée de la porte à double battant. La cloche tintera. Une voix fluette venant du jardin me répondra : « je viens de suite ». J'aurai posé sur le comptoir deux *malabar*, quelques *roudoudou* et un bâton de réglisse. Jamais rien n'a été volé dans sa boutique dont l'étal est

une aubaine pour les chapardeurs. Avec Marie-Blanche nous partagerons les friandises parcourant la campagne, échangeant quelques baisers, grimpant dans une charrette de passage pour rejoindre le hameau. L'été, aura toujours pour moi l'odeur du foin coupé.

(...) ce qu'il y a de plus beau dans la vie est gratuit. (...) Plus vous irez, plus vous aurez envie de découvrir.

Marie, fouille parmi les pages, comme on ouvre les malles d'un grenier. Je comprends qu'elle a lu ce livre. Elle sait mon amour pour Anne :

Mais la femme noble qui est là (...) est ma femme. Nous avons traversé la vie ensemble. Une longue et belle aventure comme il n'en arrive que rarement, le bonheur d'un grand voyage fait l'un avec l'autre. Sa présence, son corps (...) ont fait que notre cellule n'est pas devenue une prison (...)

Elle a branché l'un de ses écouteurs à mon oreille, l'autre à la sienne. Elle m'invite à quelque musique de son choix. Il nous faut une respiration dans notre conversation.

Martine Gouaux

A l'heure où le soleil prend le Cours Julien en enfilade, à cette heure de parfait contre-jour où les arbres nus étirent leurs ombres, où les rayons obliques éveillent le crépi des façades grises, elle arrête ses pas devant une petite librairie. Le titre d'un livre sur l'Espagne, la république et la guerre civile retient son regard. Peut-être fait-elle un commentaire tout haut ? Peut-être est-ce à cause de son appareil photo en bandoulière ?

La personne à ses côtés engage la discussion : un vieux monsieur, élégant, portant sacoche en cuir, lui dit : ce livre, là devant, est très intéressant ! Il lui parle aussi d'un lycée prestigieux dans les environs. Marie-Claire se demande s'il n'a pas été enseignant. Il lui parle de sa ville, se laisse aller à regretter l'ambiance de son quartier, les Plaines, celui d'autrefois... Elle revient au livre : quel est celui qu'il trouve intéressant ? *Le montreur de marionnettes* de Baptiste-Marrey, répond-il en pointant du doigt un roman derrière la vitre. Tout à côté, elle remarque un court texte, quelques lignes, une citation de l'auteur, encadrée au stabilo orange fluo. Elle se penche, lit les quelques phrases, fouille dans son sac, en extrait un carnet dans lequel elle note soigneusement les mots de l'auteur : « *Je suis parvenu à l'âge où l'on se souvient. Les choses que j'ai apprises, tous ceux, toutes celles que j'ai aimés, que j'ai haïs, qui m'ont blessé, qui m'ont élevé, qui d'un mot, d'un signe m'ont ouvert ce qui jusque-là m'était fermé, se trouvent dans ma mémoire, éclairés ou dans l'ombre, comme mis de côté dans un lieu obscur où ce ne sont plus leurs images que je vois, mais ce qu'ils sont dans leur vérité.* »

Comme une évidence il la regarde écrire. Avec un sourire, regret déguisé, elle

lui dit qu'elle aussi est parvenue à l'âge où l'on se souvient mais, aujourd'hui elle découvre la ville. Ils descendent le boulevard, lui conseille un restaurant « Etienne », une ambiance formidable, la meilleure pizzeria de toute la ville ! Mais ce n'est pas ici, il faut aller dans le quartier du Panier. Elle l'écoute, il lui suggère aussi de faire un détour, par des petites rues, elle verra le fameux lycée. Elle remercie ce monsieur cultivé au parler élégant et simple. Elle sait déjà qu'elle veut bien du détour, un peu moins du lycée.

Elle n'ira pas au Vieux Port, ni sur la Canebière. Le détour, c'est une ruelle, du bitume poisseux, des murs, des peintures, des tags, des couleurs, des signatures, puis d'autres ruelles encore, des escaliers et des peintures à foison, sur de pauvres murs, des vieilles bâtisses, refuges enfin, pour ceux dont les chaussures sont usées, dont les yeux sont fatigués.

C'est avec le cœur, le sien au présent, vaste de tous ceux qui l'habitent, que Marie-Claire voit, au-delà de ce qui s'affiche, derrière les devantures.

Elle voit mépris, abandon, désertion des uns, les assis derrière leurs bureaux. Et d'autres, campés dans leurs jeans, qui narguent les ombres, résilient l'absence, existent dans l'urgence, tandis que d'un sourire malicieux ils installent leur paraphe. Ils ont la foulée légère, l'œil vif et le geste ample.

Parfois les murs crient d'affirmations brutales et serrées. Le tagueur, peut-être comme le tatoueur, incruste ses pigments de douleur sous les grains de béton, sur les rideaux de fer cadénassés. Si du cri naît le chant, est-ce cela vivre ?

Parfois, les couleurs, les lignes jouent avec la ponctuation, les ruptures : contour des portes, fenêtres, hauteur des murs, compteurs d'eau, plaques en tout genre. La rue prend des airs de galerie, on admire, on fait des photos, on félicite même les riverains ! C'est que peut-être, une main évidemment basse, a fini par parier sur la vitalité, sur l'encadrement de ses fulgurances, mais cette main sait attendre, le moment venu elle ramasse les marrons des gravats. Désormais le tiroir-caisse déborde de cris d'effroi, poudre d'argent. Si du cri, sourd l'argent, quelle place pour la vie ?

Une ville dans l'air vif du matin, une lumière, une rencontre, une intention avec élégance, des murs, des couleurs... et ce qui ne se voit pas où les mots prennent leur place, mais sans la poigne du vouloir. Seule la grâce du présent avec un peu d'humanité.

Dominique Guertault

J'ai bien réfléchi, tu sais. Cela fait même deux nuits que je ne dors pas : je ne crois pas que je puisse chanter Elvira. J'aurais réalisé pourtant, grâce à toi, un de mes rêves les plus chers. Tu ne peux savoir l'importance qu'a eue pour moi – qu'à toujours pour moi – ce personnage.

Il m'impressionne, il me hante, il vit à mes côtés depuis que le livret m'est tombé dans les mains, cette femme amoureuse, meurtrie, bafouée, je la reconnais, c'est

l'épouse éternelle, notre sœur à toutes !

J'entends sa voix mais je ne peux lui répondre, elle traverse le temps et je reste là, sur scène, à reprendre ses modulations sans parvenir à libérer la force qu'elle contient, ce désespoir ancestral de l'abandon...

Je n'en suis pas capable, ma voix me trahit, elle m'étouffe et me renvoie à une brutalité quotidienne, à la souffrance aussi !

Je ne peux pas chanter Elvira ! trop inaccessible et trop présente à la fois ! Je l'ai tellement écoutée, tellement consolée dans mes rêves, j'ai bien pleuré sur elle ou sur moi, je ne sais plus, elle me ressemble tant ! elle s'est échappée des lignes des portées, du velours rouge des fauteuils et des projecteurs de ce monde d'illusions !

Elle prend forme sous mon maquillage de théâtre dans ma loge, elle emplit mes poumons sur scène et je vomis dans des arpèges pathétiques nos destins galvaudés ! c'est Médée, c'est Hermione ! c'est moi aussi !

Sais-tu que Carlos est parti la semaine dernière ? sans un mot, sans un coup de fil ! les armoires sont vides, les tiroirs aussi ! il a emporté son ordinateur, son chien et sa présence !

Rien d'exceptionnel, du sordide, du commun, la vie quoi !

Oui, je sais, on le disait volage, tu te souviens ? vous m'aviez pourtant tous prévenue... trop de conquêtes ! trop de séduction ! beau parleur et la volonté inconsciente de frôler l'abîme, de défier les interdits, je voulais être son étape ultime et je ne suis qu'un caillou sur sa route qu'il écarte d'un coup de pied !

Il est tombé follement amoureux d'une de mes jeunes choristes, paraît-il, il l'a enlevée alors qu'elle devait se marier ! tu te rends compte !

Quelle naïve j'étais ! en plein mélodrame de boulevard !

Dans quels bras va-t-il échouer maintenant ? dans quels lits ? combien serons-nous à l'attendre ? à l'aimer, à le haïr ? à l'aimer autant que nous le haïssons ?

« que ne me jurez-vous... que vous m'aimez toujours dans les mêmes sentiments

pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale et que rien n'est

capable de vous détacher de moi que la mort ! »

pas de Molière à l'horizon, pas de Mozart ! rien, pas une note de réconfort ! une réalité froide, sans état d'âme !

tu comprends pourquoi je ne peux plus chanter Elvira !

Patrick Guillard

Мы принимаем ту любовь, которую по нашему мнению заслуживаем *

Beardy avait réuni quelques amis dans sa librairie, La Baleine, rue Bachmann à Montmartre, pour fêter la publication de sa nouvelle traduction du Voyage en Arménie, un texte du poète russe Ossip Mandelstam, datant de 1930.

- Vous connaissez le russe ? lui avait demandé courtoisement Pierre Oster, je ne savais pas.

- J'ai été aidé par Laure Bietry.

Il avait désigné une jeune femme aux cheveux blonds, légèrement roux, qui feuilletait un livre à l'écart.

Bien qu'à l'autre bout de la salle, à la mention de son nom, elle leva la tête dévoilant ainsi sa nuque pâle posée sur un fin pull mérinos.

Elle adressa un sourire ténu à Beardy.

On sentait une force intérieure, une énergie contenue dans ce corps frêle parsemé de taches de rousseur.

- Cette jeune femme tout en discrétion ? En quoi vous a-t-elle aidée ?

- Elle est peut-être jeune de silhouette, mais elle connaît les tréfonds de l'âme russe.

- Comment donc, vous vous moquez.

- Elle est russe de par sa mère, ouzbek de par son père, anglaise de par son grand-père. Sa famille est le creuset d'un mélange savoureux de nations aux destins tragiques.

- Ceci n'explique rien. On se connaît assez pour que je vous dise que vous me jouez du pipeau. Dans votre traduction j'ai retrouvé votre sensibilité coutumière. La peinture de la société et les états d'âme d'Ossip qui se sait perdu. Votre patte s'adapte bien à son écriture...

- Outre sa connaissance des langues, reprit Beardy, elle a su développer une pensée tout en finesse pour s'accommoder de ce brassage, ce chaos de l'histoire.

- Là vous commencez à m'intéresser. Vous prendrez bien un peu de ce brandy, il en reste un fond.

Beardy arracha d'un geste sec le verre de sa main libre. Il ne buvait plus que de l'eau, ce qui ne manqua pas d'étonner Pierre. Il caressa sa barbe de trois jours qui masquait les traits un peu durs de son visage.

- Vous voyez ce livre, dit-il, en tapotant une pile sous sa main gauche. Il fut une époque où des Russes en apprenaient le texte par cœur pour sauver une œuvre, perpétuer une mémoire, un message. Et certains de ces poèmes, de ces romans, connus à la virgule près, sont passés en Occident comme cela. Grâce à cela.

* On accepte l'amour qu'on pense mériter.

- Oui on m'en a déjà parlé. Pour éviter la déportation sous Staline, pour contourner la censure, des intellectuels mémorisaient des ouvrages entiers. Une autre époque. Qu'est-ce que ça vient faire là ?

- Laure, je ne sais pourquoi est une de ces mémoires. Elle peut énoncer un roman, le reprendre à partir de n'importe quelle page.

- Bon supposons, mais où cela nous mène t-il ?

- Pour mémoriser ainsi des ouvrages il faut, comme au théâtre, développer une bonne compréhension des personnages. En comprendre les tréfonds et contradictions.

- Un peu comme un acteur capable d'endosser des rôles très différents ?

- Exactement, pointa-t-il. Son bras s'agitait légèrement pour marquer les syllabes. Il desserra son éternelle cravate rouge.

- Mais...

- Mais là est le moteur. Laure est un caméléon mental, elle se glisse dans la peau des personnages.

- Je vous sens ensorcelé. Vous me parlez là d'une immersion totale, coupa Pierre un peu troublé par la tension émanant de Beardy, ses airs de conspirateur. Voulez-vous dire qu'elle se laisse absorber par l'œuvre ?

- Oui, elle vit l'œuvre. Elle s'efface pour ne sembler plus qu'un automate, pendant des jours. C'est facile, vous commencez à comprendre...

Pierre qui jusqu'alors buvait ses paroles se rembrunit soudain, se fâchant presque :

- Je vous signale que votre amie est parmi nous. Je vous écoute depuis un moment, elle n'est pas un objet.

Vous me la présentez comme un phénomène de foire, lança-t-il d'une voix dure, tirant un peu le rideau de velours, de façon à être masqué du regard de Laure.

Mais oui mon cher ami, bien sûr qu'elle vous entend, reprit Pierre sur un ton plus adouci. Je crois qu'elle lit plus en vous que vous-même. Peut-être même, déchiffre-t-elle sur vos lèvres ce que votre voix ne dit pas. Un comble pour un homme de votre subtilité.

Beardy qui lui tournait le dos prit alors conscience de sa proche présence.

Soit elle n'est rien de plus pour vous qu'une créature, un monstre de foire, soit vous êtes amoureux et ne le savez pas. Vous ne voulez vraiment pas de ce brandy ?

Il tendit deux verres à Beardy et Laure maintenant à leurs côtés. Elle jetait un œil amusé sur la glace les reflétant :

- Je lève mon verre à ce miroir de nos âmes.

Ronda Lewis

La rue des Martyrs

... cette centaine de personnages muets, soigneusement suspendus aux poutres, dont je connais, de l'intérieur, toute l'histoire — celle de la marionnette et de celui ou celle qu'elle représente.

...

Arrivée en bas de la rue j'entendais leurs voix, les voix des grandes têtes de carnaval, en papier mâché derrière les grandes vitres presque blanches par un soleil aveuglant. Si j'avais mis une de ces têtes sur mes épaules, j'aurais été dévorée et engloutie comme l'a été Jonas.

Une tête digne de Pantagruel regardait vers le ciel, comme si elle avait voulu sortir et gambader dans les rues parisiennes, une danse folle sur un corps fragile en allumettes gigantesques. Je souris à cette image impossible avant de froncer les sourcils. Presque trente ans après cette première vision, et je n'avais jamais entendu parler d'un carnaval. Je n'avais jamais vu la photo d'une seule de ces têtes sautillant dans un défilé festif. Et cette absence me semblait être un gâchis. Mon regard remontait la rue des Martyrs. Abstraction faite des baskets aux lacets fluo et de la coupe moderne des manteaux et des cheveux, les deux bras entrelacés, les cols montés pour protéger les cous dans l'ombre envahissante de l'après-midi de ce mois de janvier, vous auriez dit que la scène était digne d'un film de Jean-Luc Godard, une époque où les marchands gouvernaient encore les rues et les gens se méfiaient des centres commerciaux bourgeonnants. À gauche, il y avait une file de gens devant la boulangerie, à côté, la fromagerie et la boucherie étaient aussi animées, en face, les gens descendaient la rue, allant vers l'église de la Trinité, quelques-uns s'arrêtaient pour regarder de plus près les salades, les tomates et les pommes de terre. Même sans les enseignes et écriteaux en français, les plaques d'immatriculation 75 sur les voitures qui passaient, grâce à la vitesse des pas, l'ambiance affairée, on savait que cette petite rue se trouvait à Paris, la capitale de la gastronomie, pressée et exigeante. Les hommes, les femmes, même les adolescents interrompaient leur route pour acheter de quoi manger le soir.

Le Repaire de Bacchus avait les portes ouvertes également, à côté de la poissonnerie. C'est là où des années plus tôt j'étais entrée et j'avais dégusté un Sauternes, un Yquem 1970, un millésime exceptionnel. J'étais enceinte et j'aurais dû cracher la petite gorgée, mais je n'avais pas pu m'y faire. Je l'avais gardée le plus longtemps possible en bouche. Je voulais me transformer en abeille, butiner ce nectar et le ramener chez moi pour une nuit d'hiver rude et froid. Nous avons acheté une demi-bouteille, déjà assez chère, mais de l'argent bien dépensé. Lors de la fête de Noël, on a sorti la bouteille et les visages autour de la table m'ont fait penser au *Festin de Babette*, le moment où lors du repas extraordinaire de Babette, autour d'une table où tout le monde avait promis de ne pas apprécier ce repas dangereusement bon, où apparaît ce visage rond d'une vieille religieuse,

pleine d'une vie de renonciation, et voilà ! Tout sentiment amer chassé par le liquide doré dans un instant de bonheur. Voilà la beauté de l'homme et de la nature, reliés, l'un augmenté par l'autre. Mon fils a maintenant vingt-sept ans et je me souviens encore de ce goût extraordinaire et de ce moment de paix dans une famille plutôt acrimonieuse.

Vingt-sept ans plus tard et ces grandes têtes de carnaval étaient toujours entassées derrière cette vitre au deuxième étage, avec le regard de la première tête levé vers le ciel et les autres regards fous qui s'entrecroisent, un rictus sur le visage, la bouche béante, gargantuesque sur un autre. Figées, sans corps donc sans mains, ni pieds. Immobiles derrière ces vitres laiteuses. Je continuais mon chemin vers la gare Saint-Lazare, ma tête se balançait comme si j'écoutais une musique secrète, comme les gens le font constamment de nos jours, les écouteurs bien et parfois moins bien cachés dans leurs oreilles, personne ne me prêtait attention.

Rencontre avec Christian Tell

Par Véronique Forensi et Martine Gouaux

Christian Tell

Chercheur instinctif, passionné.

Les sens en éveil, à l'écoute de ce qui peut l'inspirer. Tout peut être rencontre, à l'origine d'un tableau ou d'une sculpture. En prise avec ce qui l'entoure, il met l'accent sur ce qu'il ressent et joue avec les matériaux pour dialoguer avec nous.

« Je n'ai jamais écrit mais toujours dessiné »

C'est au cœur du vieux village de Vauréal dans un magnifique corps de ferme de 2 500 m² totalement rénové, que se situe la Cour des Arts, lieu dédié à l'artisanat d'art, aux arts plastiques, au partage de savoir-faire originaux et de produits uniques, c'est en ce lieu particulier que nous rendons visite à Christian Tell qui nous reçoit dans son atelier.

La configuration de l'atelier, sous les combles avec de larges baies apportant la lumière naturelle, permet à l'artiste d'occuper pleinement l'espace... Mais en ce lieu point de chevalet...

Christian Tell : Comme j'utilise du bitume qui est pâteux, je peins à plat. Il me faut énormément de place.

Véronique Forensi : Comment vous est venue l'idée d'utiliser le bitume ?

CT : Je suis allé voir l'exposition Soulages au Centre Pompidou, j'ai acheté le catalogue, au détour d'une page j'ai vu la photo de son atelier où des vitres étaient « réparées » avec du bitume. En fait, c'est cette photo qui a été mon point de départ... même pas les œuvres de Soulages (qui est au nombre des maîtres que j'admire) !

Cela fait quatre ans que j'ai commencé à utiliser cette matière et ça évolue toujours d'année en année.

VF : Vous êtes artiste peintre depuis quand ?

CT : Je peins depuis toujours. Quand j'étais petit, au lieu d'écrire à mon grand-père, je lui envoyais des dessins. J'ai appris les règles académiques au sein de l'association l'Atelier d'Art André-Langlais à Conflans-Sainte-Honorine ; j'ai exposé très jeune (17 ans), trop jeune certainement, du figuratif. Ensuite jusqu'à

30 ans je n'ai plus fait d'expo. En 1998, j'ai fait une copie du Christ au tombeau d'Holbein, une peinture à l'huile, j'y ai travaillé quatre mois d'affilée. Je suis allé au bout du travail académique, c'est à ce moment-là que j'ai décidé de changer de technique mais sans savoir laquelle.

Après ce Christ je suis passé à l'abstrait mais pendant deux ans, ça n'allait pas techniquement, ce n'était pas abouti. Il m'a fallu deux ans pour « voir » ce que je faisais, et atteindre ce que je « voulais faire ». Dans l'avenir j'aimerais peindre des paysages à nouveau figuratifs à l'aide des techniques que j'utilise aujourd'hui, j'aime les paysages des maîtres anglais. Sur mon site, depuis l'année 2000, on voit que chaque année amène quelque chose, je souhaite partager ma progression.

Dernièrement je me suis mis à utiliser du feutre de jardin, c'est intéressant, la lumière passe un peu à travers. Comme pour les autres supports, je l'enduis de bitume où je projette ensuite du béton au grain très fin et qui sèche très vite, ensuite viennent le gesso et la gouache. Les matériaux utilisés ne me permettent pas de revenir dessus, la peinture doit être finie dans la journée.

Véronique Forensi / Martine Gouaux : Quel est votre processus créatif ? Vous dites souvent que vous n'avez « pas de projet préconçu », vous soulignez l'importance du « ressenti ». Peut-on parler d'une forme de méditation devant les matériaux ? Y a-t-il un va-et-vient entre la matière et votre état intérieur ?

CT : Non, ce n'est pas une méditation. Il n'y a pas de va-et-vient. Tout peut être source d'inspiration, le détail d'une peinture à Knossos en Crète, un reflet dans l'eau, une personne... j'observe tout. Quand je peins ou je sculpte, je suis « habité ».

VF : Comment êtes-vous parvenu à la sculpture ?

CT : Cela fait deux ans que je fais de la sculpture. J'étais en vacances, « j'avais pas apporté mes peintoches », alors avec un bout de fil de fer j'ai fait un taureau (présent sur mon site)... La finition, comme pour les tableaux, je la fais avec du tissu, du bitume et du béton. La patine, c'est plus long, il faut plusieurs couches. Dans l'avenir je voudrais faire de grandes sculptures mais légères, pour l'instant je suis en recherche de « solution ».

MG : Pour vous, que viennent résoudre les matières et les couleurs que vous utilisez ?

CT : Les matériaux que j'utilise on les trouve partout. Pour faire quelque chose je n'ai pas besoin de beaucoup de moyens.

MG : D'où viennent les noms que vous donnez à vos tableaux ?

CT : Ils n'ont rien à voir avec l'œuvre, c'est simplement plus pratique quand je dois les retrouver et les identifier. Pour savoir de quel tableau on parle il vaut mieux le nommer. Ils ont des noms à consonance indienne ou japonisante, des noms un peu déformés. Il y a longtemps je suis allé en Inde...

VF : Les voyages occupent-ils une place importante dans votre vie ?

CT : A seize ans j'ai fait Taverny - Saint-Malo à mobylette ! (Il en rit.) Et puis, je suis allé en Inde, au départ j'avais même le projet d'y aller en stop ! C'était pour rencontrer des gens, être dépaysé. Aujourd'hui, je peux être dépaysé à 200 mètres d'ici ! Ma recherche c'est d'être bien dans mes pompes, ce qui compte c'est d'être dans le présent. Je me lève souvent très tôt, je suis à 100% dans le présent.

MG : Que retirez-vous de votre participation à la création de « livres pauvres » en novembre 2018 à la bibliothèque d'Achères ?

CT : Je n'avais pas fait de petits formats depuis très longtemps, impossible de me préparer, j'étais inquiet. Ce n'est que 48 heures avant que j'ai trouvé (acheter des feutres entre autres). C'est la première fois que je participais à ce genre d'événement, ça m'a beaucoup intéressé, et d'ailleurs cet événement est à l'origine d'une idée de création future sur l'île Nancy à Andrésy qui j'espère se réalisera.

MG : Que pensez-vous du marché de l'art ?

CT : Une grande part des artistes (95%) ne sont pas à la hauteur des prix pratiqués.

Le problème c'est que le marché de l'art, comme la bourse, est basé sur l'argent. J'ai en tête, l'artiste Robert Combas – un artiste que j'aime bien – certaines de ses toiles ont atteint 100 000 francs il y a 20 ou 30 ans, aujourd'hui elles en valent 30 000 (en francs). Je ne ferai jamais partie du marché de l'art et je « m'en fous », c'est un circuit fermé qui ne touche que très peu de personnes... Les prix sont tellement hauts qu'il n'y a plus de contact avec la réalité.

Je vends mais ce n'est pas suffisant pour en vivre, j'ai un métier à côté... Je fais de la menuiserie de jardin sur mesure, nous ne sommes plus que deux artisans en France ; aujourd'hui je garde 50% de mon temps pour mon activité professionnelle, il faut que je reste au contact du Monde Réel pour être dans le Présent.

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Deux textes et quatre critiques

L'idiot de la couvée

Que Madame Rêve et Monsieur Songe le sachent, moi aussi je m'étirole. Est-ce risquer l'indécence que l'affirmer ? De le dire je ne tire aucun bénéfice évident. Je refuse simplement l'autocensure ou la sublimation. Sachez toutefois qu'il n'existe chez moi ni le goût du drame ni celui d'interprétations globalisantes qui reconduiraient aux apories d'un *topos* romantique.

Certes mon inquiétude ne me quittera pas, comme en témoignent tous les brouillons que j'ai torchés jusque-là pour étancher mes foirades. Chaque fois je reprends à zéro d'inconduite les chemins déjà parcourus en des parodies de sermons sur la montagne (puisque j'y habite depuis 70 ans).

Ils n'ont jamais levé la moindre obscurité. Et dans leur avalanche je me laisse avaler d'autant qu'avec le temps mes fins du moi sont difficiles.

Il faut que je l'accepte : je suis simple d'esprit. Cela ne date pas d'hier. Devenu l'hôte un peu à part de ma propre pension, je la dirige en tant que narrateur. Par tout un rapport à l'imaginaire celui-ci croit s'exprimer. Mais c'est une farce obscène que je dactylographie en milliers de feuillets parfaitement inutiles.

Je n'ai pas trouvé les phrases pour effacer les larmes ou faire plier de rire. Nul segment syntaxique qui veuille tout dire. Les chats peuvent bien crever, les crétiens jouir et les confitures confire : nulle panacée ne m'est propice. Ecrire revient à désherber mon jardin, attendre quelques visites sans espérer pour autant voir s'ouvrir tout grand l'empire du Japon.

Un tel acte n'a donc pour résultat que le maintien de ma matérialité de viande et conduit à effacer mon psychisme – du moins ce qu'il en reste – du Livre. Chaque nouveau texte est plus inachevé que le précédent. Mais c'est sans doute ce qui permet à mon « discours » de poursuivre.

A vrai dire seule la suppression de ce que j'écris est vraiment signifiante. Cela évite les coordonnées trop précises de l'espace et du temps, les épiphénomènes et autres plaisanteries épiphaniques. En chaque fin de partie, tel un bouliste, je baise le cul de Fanny. En ce sens ma distinction n'en manque pas.

Ce qui déridera ceux que Derrida le bûcheron aux plaisanteries de derrière les fagots assomme.

Ce que j'écris reste une suite de chutes en corbeilles à papier. Je privilégie la continuité de la biffure à la *varietas* des effets de surprise. La ténuité de mes développements reste la marque de mon inanité. Elle me creuse tellement que je me fais le devoir, l'écrivain, de ne rien en dire.

Dans la vie je bafouille, je fistule. Etant un bambrelet, enfant de la fulgine avec ma trombine à gnon j'égraine dans l'inutile. Que demander de plus ? Le pli est pris et rien ne pourra éviter le ratage. C'est l'hapax de mon travail et sa grande césure.

Une telle écriture à la fois favorise les rapprochements et peut se comprendre aussi comme la manifestation d'un refus de toute dialectique. J'évite l'asphyxie, la bronchiolite des élites et leurs petits sifflets. Je respire un peu plus au sein de mes fissures.

Ma plaisanterie relève moins de la glose biblique, du sermon, du catalogue imaginaire, du journal intime, du théâtre que du glouglou ou du gargouillis. Aux bons auteurs, Salut ! Pas question pour eux de s'endormir le soir tel que je le fais. Ni de me réveiller le matin en dégustant une Ricoré (du Nord ou du Sud).

Le père de la Mariée

Ravi que sa fille ait gagné la timbale et convole en juste noce voici le père de la mariée comblé. Car ce qui a eu lieu ne fut pas juste une noce. Et pour que la fête soit complète il s'est offert un break en dansant le hip-hop avant de plonger – ce qu'à Dieu n'a guère plu – entre les parenthèses en résille d'une soubrette.

Après l'avoir abondamment lutinée, il s'est habillé à la hâte. Le voici après avoir enfilé la robe de la donzelle, jetant au photographe un regard de persienne. Les pieds dans la gadoue, pots de fleurs d'une main et bouteilles de l'autre, mi-dingue, mi-ravin le vieux canard rit jaune. Mais il sait désormais qu'à trop gazouiller en la donzelle on ne récolte pas forcément une veste. Pour preuve il a perdu la sienne.

Dérapant sans cesse après avoir sucé de mauvaises graisses et du bon picrate selon une gloutonnerie non tempérée, il avance en craignant de singer les der-viches tourneurs même si à chaque jour soufi sa peine.

Sur la route de Memphis ou celle du Bas-Berry, il ne sait plus s'il séjourne dans le Tennessee ou à Chambéry. Pour l'heure il chante encore même si son oral est au plus bas. Désormais, après avoir sacrifié au plaisir de la chair, la nuit lui appartient. La belle de cas d'X a épâté l'empâté en lui offrant un sacré contrat de mariage.

Le voici plus père siffleur que père de la mariée. Tel un capitaine ad hoc, un marin d'eau de vie, il coule dans la nuit après avoir roucoulé.

Au débat que les cons génèrent, il a préféré des bas qu'on ôte sur les cuisses légères. Et la fièvre du samedi soir aura des effets jusqu'au lundi matin. Tout fut autorisé mais pas forcément gracile car la vie ne l'est pas. Mais certaines marches forcées ne ressemblent pas toujours à une telle partie de plaisir. Le père vert ayant quitté son caleçon dont les petits pois sont rouges a refusé de mépriser la fête. Plutôt que déjeuner en paix en l'honneur de sa fille il a gardé la force de grimper aux rideaux les quatre fers en l'air.

Le soliloque est pour demain

Avec un orgasme sur la tête en guise de bonnet d'âne, David Besschops, éditions Boumboumtralala, 2017.

C'est par le deux que le un existe. Personne ne semble le croire. Sauf bien sûr ceux qui n'ont plus toute leur tête ou qui la coiffent d'un orgasme en guise de couvre-chef.

Bref ceux que jadis on abandonnait sur une nef et qu'aujourd'hui on protège des vivants derrière les murs d'un asile. Le héros de Besschops est de ceux-là. «Idiot perdu au milieu de langage» il sait ce que non les mots mais les autres ne font pas.

C'est pourquoi ils écorchent tout vif ceux qui ne pensent pas comme eux en assurant que leur conscience est K.O. en une de ces belles torsions qu'offre la société. Pour s'en extraire le narrateur s'adresse au cul des vaches en guise de mégaphone pour se parler à lui-même.

Mais les malins le prennent pour le Malin car avec lui le diable ne se cache plus dans les détails. Pourraient-ils comprendre qu'il est perdu dans le langage ? Ce serait sans doute trop leur demander.

C'est pourquoi aux bons entendeurs il adresse son salut en un soliloque comme unique manière de communiquer. Mais le «genre» est aussi la marque du seul courage et de la responsabilité individuelle. Qu'importe si l'identité joue du billard entre ses deux pôles.

« Out »

Qui vive, Colin Lemoine, Gallimard, collection Blanche, 2019.

Qui vive est le roman de la parole libérée. Mais pas n'importe comment et pour n'importe qui. C'est la lettre d'amour qui ne s'écrit pas et pour cause. Car ce *Qui vive* est destiné à un mort – Alain – ami très cher du père du narrateur. Et encore plus de lui-même.

Ce premier roman devient un acte de « piété », une sorte d'accouchement longuement recensé et qui s'exonère de péridurale, anesthésiants ou analgésiques. Mais il se libère aussi de tout ce qui viendrait enrayer le mystère, l'indicible. Le texte oscille entre défiguration et refiguration et transforme le corps en langue et renverse le principe chrétien du verbe qui se fait chair au profit de la chair faite verbe.

La frustration rampe mais prend une dimension de plaisir illicite qui repousse le niveau des limites physiques et psychologiques que le roman cultive généralement. Existe un hommage, une consécration entre « le plaisir et le vœu ». Au milieu : l'ombre blanche de l'ami et son « éternité » consacrées par la présence tutélaire du père et de la mère.

Tout s'écrit au milieu du plus injuste des pouvoirs : celui de la mémoire qui désagrège. Mais Colin Lemoine à défaut de déplacer les montagnes en déplace les lignes intimes. L'écriture devient couseuse du passé empiété là où « tout était possible, y compris l'extase, pourvu que l'on eût quelque règle et un compas dans l'œil ». Et c'est ainsi que l'auteur passe de l'aveuglement à l'écarquillement, de l'absence à la présence.

Pulsion

Un père à la plancha, Samuel Poisson-Quinton, Gallimard, collection L'Arbalète, 2019.

Qu'est-ce que se souvenir ? Qu'oublie-t-on avec le temps ? Que perd-on en chemin ?

Si la clause du souvenir est la disparition, toute mémoire est endolorie.

Écrit à hauteur d'homme blessé, ce roman est un roman de l'infime et de l'intime, un roman d'acclimatation.

Ce livre n'est pas une consolation, mais une tentative de désillusion. De splendides paradis perdus dont un branle-bas intérieur qui va se transformer de larmes en nourritures terrestres. D'une certaine manière après le silence d'une vie entre un fils et son géniteur il s'agit de battre le père pendant qu'il est encore

chaud. C'est non en forgeron mais – eu égard à son métier – en maître queux que le narrateur le fait «revenir» à petit feu et en de «petites boules» de pensées : elles se durcissent en émettant des craquements sourds.

Une telle cuisine n'a néanmoins rien d'anthropophage. C'est juste offrir le père en partage pour celui qui éprouve le besoin d'en parler même à une inconnue tant il est habité d'une telle disparition. Elle le laisse sans voix parmi les voix. A travers les souvenirs le père redevient un héros. Il fut pourtant longtemps un laissé-pour-compte, un quasi disparu.

Mais celui qui de son vivant fut psychiatre change de rôle et devient patient d'un client imprévu. Celui-ci aurait trouvé incongru de prendre de ses nouvelles «c'était comme s'enquérir d'une jambe amputée». Néanmoins le fils se mettant à «boiter» après une telle disparition, il s'affaire en cuisine pour redonner vie à une «viande» (pour parler comme Artaud) qu'il convient de faire «revenir» au milieu des merlus.

Neutralisation des effets

Looking for the Masters in Ricardo's Golden Shoes, Catherine Balet, Dewi Lewis Publishing, 2016.

Les mont(r)ages de Catherine Balet prouvent que la photographie n'a pas de «centre», ne révèle rien qu'un écho. Il ne peut que cesser de se modifier par des glissements. Ces derniers instaurent un paradoxal sacre de la photographie au moment où son abcès de fixation est remplacé par un autre. Un tel projet, au-delà du jeu et de l'amour, révèle, souligne combien l'icône est relative. Au flot ininterrompu de son sens s'interpose une nouvelle instance.

L'image n'est plus seulement travaillée par le temps mais par ce qui s'y interpose. Et ce au nom de l'amour qui fait bien les choses : c'est-à-dire les défaisant. Plus qu'assembler Catherine Balet égare non seulement dans le faux sentimentalisme mais dans l'art selon une étrange narrativité de la photographie.

Elle propose le dédoublement de l'illusion tranquille en offrant ce qu'on nommera l'envers du miroir des miroirs. De tels clichés ne sont ni des mémoires obviées, ni de simples critiques : ils contraignent à un vertige. Ils en appellent autant à l'imaginaire qu'à l'intelligence en instaurant un élément scénographique incongru essentiel ouvert pour nous sur un inconnu.

Carte blanche à Hervé Martin

Hamid Tibouchi

Ici pourtant

ici par-
tout
les bus sillonnent la misère
et la beauté mêlées
le vent violent le vent hante
les têtes vidées
l'angoisse habite les corps
corps ballottés neutralisés
corps négatifs à la dérive
sans but

ici nulle
part
on ne repose on ne s'impose
on ne dit oui ni non
mais on subit mais on se tait

ici tou-
jours
il pleut et le soleil pleut
soleil noir-ci noir-là
défiguré

pour-
quoi
ici chante-t-on faux
pour-
quoi
déchante-t-on si vite ici

ici pour-
tant
il pleut des feuilles
sur les crânes des morts heureux.

Art-peau et tic, arpent et toc

à 68 ans je couche encore
sur papier des mots simples
qui ressemblent à des femmes
dociles en apparence

oh que toujours ils aient
la fraîcheur de leurs peaux
et celle de la tendresse infinie
des yeux de l'amour

que mes textes soient imparfaits
qu'importe je les veux nature
sans sucre ni colorants ajoutés
beauté bâclée charme de l'humain bancal.

Tabous, ta bouche

*Comme dans la pierre fendue,
la beauté est au fond d'une blessure.*

Edmond Jabès

*dieu, c'est ta beauté qui me prend à la gorge
qui me fait taire et te serrer plus fort
sans que je n'y comprenne rien
c'est l'estomac et le cœur pleins et beaucoup*

*d'air pur autrement c'est duperie
c'est un chien. oh combien ta bouche
est désirable quand tu récites *la liberté est au bout
d'une feuille de papier* ou encore *je demande**

*la paix et la parole je ne fais que transcrire
les grenades que nos tripes ont mûries
que ta bouche a nommées
c'est à peine si on ne me tire pas dessus.*

On se dit que peut-être c'est la fin

on se dit que peut-être c'est la fin
qu'on a sans doute tout dit
qu'il ne nous reste plus rien à dire
plus rien du moins qui vaille la peine
que les malheurs nombreux nous ont durci
le cœur la peau
qu'on n'est plus capable des mêmes émotions
qu'avant
des mêmes indignations devant l'horreur
la misère
des mêmes troubles devant la beauté qui cogne
à l'improviste
on se croit insensible à jamais
entouré d'écorce épaisse devenu pierre
incapable d'articuler le moindre mot qui vibre
de tracer la moindre ligne qui crie
ou qui dénonce
ou qui esquisse un semblant d'espoir
et puis
un jour
voilà que ça recommence
c'est comme quand une bulle vient crever
à la surface verte d'une eau stagnante
quelque chose alors se remet à bouger en vous
dans votre corps
dans votre cœur vos tripes
l'arbre que l'on croyait mort calciné
se met tout à coup à bourgeonner
de fragiles petites feuilles vertes se mettent
à pousser
sans qu'on s'en rende compte
ce n'est pourtant pas le printemps
il fait un peu frisquet ce matin
le soleil timide a disparu
et un orage se prépare
encore une journée à vivre
avec sa tête
avec ses yeux ses mains
avec ses viscères ses angoisses
avec ses doutes multiples et ses rares certitudes

avec tous ses cinq sens et ceux cachés
avec les mille petits bruits sourds
les mille petits élans mystérieux de la création
vas-y petit pousse
vois le jour
après la *parésie* un jour nouveau se lève.

Rétrospective

l'herbe la tendresse où sont-elles
ce qui restait en nous de l'enfant
qui nous aidait à vivre parant nos pupilles
de la fleur de l'étonnement
tout alors était beauté poignante
(le cœur flanche quand tu surviens ô femme
ta voix tes gestes eaux de vie des sens)
et la révolte toujours parsemait nos corps entiers
d'amanites
gonflant nos plumes nos bouches de mots
empoisonnés
donnant à nos mains nues la fièvre
qu'il leur fallait
le Soleil osait encore parler vrai par les tripes
ils ont dû l'éventrer pour maintenir l'équilibre

puis la longue nuit froide
la grande absence du cœur
l'exil la solitude
puis ton visage de plus en plus rare
ton corps tant rêvé par mes mains
loin déjà tes grands yeux d'eau douce
ta dangereuse insouciance

le cœur l'obsidienne.

Sainte mère

Pour Celia

Aimer, c'est l'innocence éternelle,
et l'unique innocence est de ne pas penser.

*

La beauté est le nom de quelque chose
qui n'existe pas et que je donne aux choses
en échange du plaisir qu'elles me donnent.

Fernando Pessoa

la vieille — quel mal
à l'appeler ainsi — portait bien
son âge et ses rides
qu'elle ne s'embarrassait pas d'effacer

elle avait bien d'autres soucis
elle ignorait les cosmétiques
et puis ce n'était pas bienséant
de se farder outre-mesure

la vieille au nom de rose sa peau fleurait bon
la lavande le thym et la fleur de menthe
la maison sentait le propre
et le savon de Marseille

elle avait de la bonté plein les yeux
et si parfois elle y déposait une pointe de khôl
c'était pour dissimuler la tristesse
que la guerre y avait mise

cette guerre avait bien failli emporter
ce qu'elle avait de plus cher
ses deux enfants
qu'elle protégeait de la misère

ma vieille avait subi la guerre on peut même
dire qu'elle l'avait faite mais son nom
n'est inscrit nulle part ailleurs que dans ses rides
que l'on peut encore voir sur les photos

elle avait tant de beauté dans l'âme
tant de douceur et tant d'innocence
que parmi les ronces ces rides-là
lui illuminaient le visage.

D'une blancheur à l'autre

à une semaine à peine
du premier jour du printemps
le pommier gavé de neige
converse avec Brancusi ou Mondrian

de la tardive blancheur humide
à celle étonnante de tiédeur parfumée
bientôt il éclatera de mille fleurs
blanches un peu rosées

offrant à nos yeux
fatigués de l'hiver
l'éblouissement ensoleillé
de la Merveille renouvelée.

Mario Urbanet

Variations en noir et rouge

poèmes
2019

tourbillon né de rien
juste l'intention d'un mouvement de lettres
qui se rapprochent
le mot naît

l'idée en gestation s'affirme
cap sur le devenir
bobine de fils qui se tissent
les mots s'assemblent et font verbe

le noyau de vie progresse
vers l'ultime révélation
et par le poème accompli
va interpeller l'inconnu qui passe

surgie de l'ombre pour vivre en ombre
juste un corps
dévolu à servir un possesseur
semblable à la différence infime
de quelques chromosomes
lui aurait pu naître *elle*

de trop de soumission éclatera la révolte
terrible et légitime
l'esprit occulté se réveillera
inéluçtablement

promise aux oubliettes du temps
recluse à l'air libre
femme gommée qui efface toutes les autres
anonyme
le visage qui vaudrait identité
uniforme
la silhouette qui vaudrait élégance

la main si habile à être serve
osera lever un coin du voile
s'autoriser une seconde naissance
apparaître pour ce qu'elle est

l'irremplaçable mère
de l'humanité issue d'elle sinon de qui...

fiable le ballon de rouge
amant de cœur
ancrage au port
dernier rempart contre la *chienne de vie*

reflet mature des ballons rouges de l'enfance
que l'on fixait aussi intensément
d'un œil ingénu
quand il s'échappait libre et fier
dans un ciel vide
ils emportaient nos rêves pour plus tard
pour maintenant

comme c'était bien la vie d'avant !
le rouge et le noir se portaient en étendard
pour « *lutter à Paris ou mourir à Madrid* »

je rêve d'un chiffon rouge
rutilant de larmes de rubis
brandi au bout du bras de la révolte
le temps d'un somme

il germera un jour une graine de fierté
celle de tous les miséreux
pour éclore par un matin clair
à défaut de *grand soir*

en attendant il faut bien vivre
la vaillance se mesure à l'usage du temps
il faut
une accumulation de ressentiments inassouvis
pour que l'on trempe son mouchoir dans le raisin
et que l'on vendange les bannières
qui conduiront les cortèges au printemps du monde

le coquelicot en sa rouge humilité
porte en lui tous les sentiments humains

pour la flotille des errants
que disperse constamment un destin tragique
sur une mer *amie/ennemie*
quel rachat sera nécessaire
du troupeau
à l'appel d'un pasteur céleste ridiculement dérisoire

par bonheur des humains conjurant le sort
forment l'allégorie lumineuse
d'une *croix du sud* salvatrice
indiquant le chemin du salut

le caravanier ira porter les pierres plus loin
dans la paix des sables
où naîtra une nouvelle *Atlantide*

quelles trompettes
feront crouler les frontières
quel olivier
offrira un rameau inaltérable
quelle étoile
annoncera l'avènement de la raison

la colombe de *Picasso*
devenue *sans papiers* du ciel
expulsée du monde connu
divague dans la galaxie
à la recherche d'une planète
plus accueillante

à la source du monde neuf
il y aura les mains de la première femme
matrice au savoir-faire généreux
aux douces caresses
qui d'une fange pure
modèlera l'espèce future
polymorphe et bigarrée

la planète idéale
aussi lisse et douce
que la peau d'un pubis nubile

vierge de toute pollution
elle sera forte
d'une langue à deux verbes
le *présent-souvenir* et le *présent-avenir*

et lux perpetua



Kristal, 2016, acier, béton, bitume, gesso, pigments, 34 x 18 x 10 cm

Carte blanche à Thierry Renard

Prose pour Chengdu

« De même qu'il y a des livres sur les ruches, sur les cités de nids, sur la constitution des colonies de madrépores, pourquoi n'étudie-t-on pas les villes humaines ? »

Paul Claudel, *Connaissance de l'Est*

Au départ, je me suis dit que j'allais écrire un long poème tourné vers cette ville découverte à la fin de l'été 2017. Et puis plus rien n'est venu. Tout est resté en moi enfoui. Là-bas, pourtant, je me suis fait de nouveaux amis, les poètes Shu Cai, Liang Ping et Jidi Majia.

Chengdu ne se visite pas, Chengdu s'explore. Des grandes avenues à la plus petite ruelle, Chengdu se dévoile au fil des heures. Étonnante cité où j'ai perdu mon nom, entre les hauts immeubles et les vastes coins de nature. Chengdu, encore, où j'ai appris à redevenir celui que je fus.

Il y a des jours où l'on désespère un peu de tout. C'est dans le sang que cela se passe. On a trop mangé, trop bu, le sucre de nouveau s'est installé dans le corps. L'humeur, habituellement changeante, devient mauvaise durablement. Un rien vous agace, vous agresse ou, mieux, vous transporte au loin. Tout est écœurant. Malgré la bonne ambiance et le partage. Malgré les rires éclatants et les mains offertes. Malgré la vie qui a le dessus sur chaque chose.

Et, à la maison, l'atmosphère est lourde, on se sent mal accueilli. On est de trop. Et le sucre traverse et retraverse les veines humaines à chaque instant. La tête est lourde, les tempes sont chaudes. Malgré l'hiver qui vient, et le froid au dehors.

On rêve d'innocence, de tendresse totale. On se parle à soi-même. On s'agite en silence, dans l'immobilité du salon. On voudrait prier une bonne fois pour toutes. Mais on ne croit pas. On n'a pas l'horizon assez dégagé devant soi. Pas de perspective claire dans l'au-delà. Tout est tellement prévisible. Tout est terriblement terrestre. Le futur reste méconnu.

Il faudrait faire attention, ne prendre aucun risque, perdre du poids, afin de prolonger l'existence de quelques lignes, de quelques livres, encore... Pour le plaisir des uns et pour le bien des autres. Ce que l'on redoute, par-dessus tout, c'est l'indifférence muette. On voudrait tellement ne pas, voire ne jamais, perdre pied.

Alors, on retourne à Chengdu. Par l'esprit. Par le cœur. Par le corps, aussi. On y est comme chez soi. C'est en Chine, à l'autre bout du monde. Et c'est ici, chez nous. On y est invité. Pour la plus noble des causes. Pour la poésie.

À Chengdu, comme le dit mon ami, le poète Mohammed El Amraoui, *il fait doux*. Tout est doux, même la douceur de l'air quand, vers le soir, on songe aux nuits d'Orient et à la quiétude absolue. Ici, j'ai déposé tous mes objets familiers sur le grand bureau de la chambre. Et j'ai, sur le sol, posé mes valises.

Tout d'abord, on y a cru. À la beauté sur terre, bien entendu. On a cru notre rêve possible, réalisable. C'est pourquoi il nous a fallu bâtir notre maison et *chanter ce qui naît*.

Carnaval des grimaçants, corps et visages confondus, liberté grande ou tyrannie du beau... Beauté fatale, beauté du diable, beauté du geste, beauté du monde, beauté des choses, beauté dans l'art, et bien d'autres apparences, encore, multipliées.

Attention, attention, les sources de la Beauté ne sont pas à vendre... Nous ferons tout pour les empêcher de tarir.

Mais il y a tout dans un poème, ou dans une prose poétique. Il y a ce vieux monde réconcilié, apaisé. Il y a la vaste nudité des corps. Alors pourquoi ne pas, voire ne jamais, croire à la beauté du monde et des choses de ce monde? Comment, d'ailleurs, ne pas croire à toutes ces beautés si différentes?

Nous n'avons rien voulu éluder. Nous avons voulu tout dépeindre, et n'échapper à rien de connu ou d'inconnu. Nous avons voulu dire, encore, les mille facettes de la beauté sur la terre. L'exercice fut périlleux, mais le résultat est là, maintenant, très prometteur. L'exercice fut contraignant, en effet, mais tout cela toujours fait partie du voyage.

Un livre, c'est comme une maison, nous l'avons dit, une maison avec un toit, une cheminée, quelques murs, des pièces plus ou moins grandes, des portes et des fenêtres. Une maison *d'arrêt* ; on y fait halte.

Halte, jusqu'à ce que nos forces d'évocation se libèrent, et se soulèvent...

À Chengdu, les rencontres sont familières et le rire est au rendez-vous. La nourriture est bonne, excellente, même. Et les restaurants sont accueillants. Fourmillants. Et les amis sont nombreux.

Parcs, musées, avenues et immeubles gigantesques, vieux quartiers et ville moderne, petites boutiques obscures, bibliothèques et librairies, lieux de pèlerinage, lieux saints, lieux finalement magiques. Arbres et rivières. Temples secrets. Tout ici m'a aidé à reprendre mon souffle.

Chengdu, étonnante cité, où j'ai retrouvé un nom, **Li Ru**.

Et la Beauté, l'éternelle Beauté, dans tout ça ? Elle continue de se consumer dans le poème. Elle apparaît et, aussitôt, elle disparaît.

Attention ! Les sources de la Beauté ne sont plus à vendre. Et l'objet que vous tenez dans vos mains est un livre, un livre ouvert sur le monde.

Je suis à Chengdu, pour l'éternité.

Il y a des jours où Chengdu se ressemble.

Vénissieux, le lundi 17 décembre 2018 ; même endroit, le 30.

Thierry Renard (Li Ru)



Ozeka, 2018, bitume, gesso, gouache, 160 x 120 cm

Page 99, Journal d'un lecteur

Jean Perguet

Correspondances et journaux

Cher lecteur, veux-tu que je te dise, je ne sais pas aujourd'hui comment commencer ce récit. Est-ce à cause de la chronique d'Agnès Desarthe, dans *Le Monde* : « *Voici que revient la saison des résolutions. [...] Et si nous recommencions plutôt à écrire, à nous écrire, les uns aux autres, des lettres, des vraies, avec enveloppes et timbres. Si, plutôt que de songer à devenir efficaces, nous choisissons de retourner à la lenteur du courrier : tortue postale contre lièvre informatique. Telle est la résolution que l'on brûle d'adopter en lisant : **Tu aimes trop la littérature, elle te tuera** » ». Est-ce parce que je lisais alors une correspondance amoureuse de trente ans, les *Lettres à Anne* de **François Mitterrand**, que j'ai eu l'envie de plonger plus avant dans des correspondances réelles (épistolaires) ou fictives (littéraires) ?*

Cela me pose alors question : quelle devrait être la nature de mes publications semestrielles ; Gérard Noiret m'a proposé de tenir un journal, limité à dix feuillets ; ainsi lecteur, que dois-je te proposer ? Correspondance, journal ou chronique ? Et finalement cela a-t-il une importance ?

Commençons puisque résolution est prise de correspondre.

Vois-tu, lecteur, avant le printemps 2015 (où j'ai initié « *Page 99, Journal d'un lecteur* ») je lisais pour le plaisir, sans prendre de notes, sans faire de fiche de lecture, faisant confiance à l'objet Livre, à sa tranche, à sa place dans la bibliothèque, au mois où je l'avais lu mentionné sur la page de garde, et plus que tout aux quelques pages cornées, aux petites croix au crayon à papier situant les « beaux » paragraphes, ceux qui provoquent une émotion et la prémonition qu'il faudra un jour les relire. Une collection d'indices qui n'ont pour éphémère mission que de raviver ma mémoire, de servir potentiellement un prosélytisme littéraire, ou probablement de sombrer dans l'obscur indifférence des livres fermés à tout jamais.

Vois-tu, lecteur, bien que les correspondances servent parfois à régler des comptes — comptes individuels : comme ce violent reproche « *Tu as pris à mes yeux ce caractère énigmatique qu'ont les tyrans dont le droit ne se fonde pas sur la réflexion, mais sur leur propre personne* » de **Franz Kafka** dans sa **Lettre au père** ; ou encore plus violent dans le même registre ce « *Si vous saviez quelle femme est ma mère : un monstre et une monstruosité tout ensemble [...] Elle me haïssait déjà avant ma naissance* » jeté par **Honoré de Balzac** dans une des **Lettres à l'Étrangère** — comptes collectifs : comme cette sordide constatation, « *C'est ça la famille, être ensemble aux enterrements, même si les liens ont été brisés...* », tirée d'un récit construit comme une lettre trop tardive, **Tu t'appelais Maria Schneider** de **Vanessa Schneider** dont je lis régulièrement des chroniques dans **M, le magazine du Monde** — comptes partagés : comme effacement d'un obsessionnel « *Tu n'as pas de père* » entendu par la narratrice pendant toute sa jeunesse, un bouleversant déni avoué dans une lettre de sa mère, puis l'unique lettre du père, correspondances croisées que semblent commenter des silhouettes sans visage, dans ce récit épistolaire **Le nom du père** de **Michèle Gazier** — comptes rendus : comme ceux qu'on assemble dans leur intégralité, des plus insignifiants ou plus expressifs, comme ces **Lettres** d'une personnalité, en l'occurrence le poète **Ossip Mandelstam**, où l'on découvre au fil des jours, les réalités triviales de la vie d'un artiste en pleine révolution russe, les affres totalitaires du régime stalinien, sa funeste déportation... et quelques édifiants règlements de comptes entre partis, comités, académies, auteurs, un véritable feuilleton politico-littéraire — rassure-toi, lecteur, malgré ces résolutions épistolaires, je n'ai ici, dans « *Page 99* », ni compte à régler, ni compte rendu à faire.

D'autant plus que les correspondances, à part les lettres ouvertes, sont destinées à des destinataires connus... et que je ne te connais pas. Ce que je regrette. Car vois-tu, si c'était le cas, je recevrais tes réponses, tes commentaires avec plaisir, curiosité et même un peu d'anxiété. Certes l'objet de tes commentaires serait sans conséquence, bien plus léger que celui, maladresse contre fierté, de **Laissez-moi**, où **Marcelle Sauvageot** déplace, dans le champ de la correspondance, le point de vue de l'expéditeur par celui de la destinataire, une amoureuse gravement malade qui reçoit de son amant un maladroit « *Je me marie... notre amitié demeure...* ».

Vois-tu, lecteur, après 2015, jusqu'à ce mois de novembre dernier, je lisais encore assez librement, persuadé que je ne devais que parcimonieusement, dans la limite de dix feuillets, te parler de tel livre ou tel article affectivement sélectionné, saisissant aussitôt dans un commentaire que je te destinais, ce que j'avais ressenti, ce qui m'avait interpellé, reprenant quelques citations, survivance des pages cornées. J'avais la liberté de ne pouvoir sélectionner que ce qui m'intéressait, la prétention de t'intéresser à mes choix. J'avais le bénéfice de ne pas te connaître, toi destinataire anonyme d'une chronique dont on suppose qu'elle te trouvera, toi ou un autre, lecteur fidèle ou occasionnel, peu importe. Le luxe de pouvoir témoigner de ses lectures sur un média, sans destinataire attitré, juste toi.

Mais sache, lecteur, que cette résolution suggérée de « correspondre par lettres » m'a finalement ramené rapidement au « journal ». Car à peine sorti des *Lettres à Anne*, j'ai découvert sur le présentoir de la bibliothèque le **Journal pour Anne** de **François Mitterrand**, où l'on retrouve, outre quelques lettres, des collages de coupures de journaux, des photographies, des illustrations, des cartes postales, un assemblage hétéroclite tantôt enfantin, naïf, tantôt inspiré, tantôt prétentieux, tantôt ironique, surprenant journal d'amour, destiné... à l'aimée, témoignage d'une époque que j'ai traversée, et qui provoqua chez moi une soudaine envie de lire, ou plutôt picorer dans le **Journal** de **Franz Kafka**. L'intérêt d'un Journal, contrairement aux correspondances, est que n'ayant a priori comme destinataire que soi-même, il ne devrait accepter aucune bienveillance, ne subir aucun filtre social, échapper à toute tentation manipulatrice. Outre son devoir de sincérité, il peut s'offrir le luxe de l'exhaustivité.

Changement donc de résolution personnelle : « *Et si nous recommencions plutôt à écrire, les uns et les autres, des journaux, des vrais, sur carnet, au crayon et à la gomme !* » Enfin mon « *Journal d'un lecteur* » sera un vrai journal, écrit à chaud, chronologique, exhaustif, mixant le ressenti des lectures à celui des événements. Ce que je fais maintenant.

Veux-tu que je te dise, lecteur, je ne sais aujourd'hui comment terminer ce journal : quarante-six pages se sont accumulées sur ce carnet en un semestre... que je ne sais plus choisir ici car chacune a son intérêt pour le destinataire unique que je fus.

Alors, la tentation me prend de demander au collectif improbable de mes auteurs, de t'offrir cette liste à la Prévert :

Chronique d'hiver¹

Mort d'un jardinier²
Le vicomte pourfendu³
Couleurs de l'incendie⁴
Sur la lecture⁵
Fahrenheit 451⁶
Feuillets d'Hypnos⁷
La mort de près⁸
L'ère du Peuple⁹
[Sur] la place¹⁰
La nuit juste avant les forêts¹¹
Mélancolie(s)¹²
Dépressions¹³
La brisure¹⁴
La Beauté¹⁵
Quelques-uns¹⁶
Dessinées, visages de femmes¹⁷
Journal pour Anne¹⁸
Journal¹⁹
Lettres à Anne²⁰
Lettres à l'Étrangère²¹
Lettres²²
[Aux] prénoms épicènes²³
Tu t'appelais Maria Schneider²⁴
Mercy, Mary, Patty²⁵
Fantine²⁶
Cosette²⁶
Les misérables²⁶
Le nom du père²⁷
Lettre au père²⁸
Laissez-moi²⁹
La gaufre vagabonde³⁰
Regarde les lumières mon amour³¹
Neuf histoires et un poème³²
L'écriture comme un couteau³³
Tu aimes trop la littérature, elle te tuera³⁴
La poésie, c'est autre chose³⁵

Poème surréaliste et nullement aléatoire de Paul Auster, Lucien Suel, Italo Calvino, Pierre Lemaitre, Marcel Proust, Ray Bradbury, René Char, Maurice Genevoix, Jean-Luc Mélenchon, Annie Ernaux, Bernard-Marie Koltès, Julie Deliquet, Herta Müller, Hélène Lenoir, Bruno Doucey

et Thierry Renard, Camille Laurens, Murielle Szac, François Mitterrand, Franz Kafka, Honoré de Balzac, Ossip Mandelstam, Amélie Nothomb, Vanessa Schneider, Lola Lafon, Victor Hugo, Michèle Gazier, Marcelle Sauvageot, Jacques Darras, Raymond Carver, George Sand et Gustave Flaubert, et aussi, Jacques Bonnaffé.

Non lecteur, je ne t'assommerai pas plus avant par les détails. Si tu es curieux, clique sur ces titres qui ont muté en vers ; fais confiance à cette édition « augmentée », car malgré mes résolutions je suis déjà rattrapé par le *lièvre informatique*.

Promis, juré, cher lecteur, la prochaine fois je reviendrai à mes intuitions sélectives et simplificatrices : juste une chronique ; même si elle dénature l'essence même du journal.

PS : *Quand reviendra la saison des résolutions, si tu commençais alors à me répondre, à commenter à ton tour. Saisis-toi du blog d'incertain regard : incertainregard.com/le-blog/ ! J'attends tes lettres avec impatience.*

¹*Chronique d'hiver*, Paul Auster, Actes Sud, 2013.

²*Mort d'un jardinier*, Lucien Suel, La Table ronde, 2008.

³*Le vicomte pourfendu*, Italo Calvino, Gallimard, Du monde entier, 2018.

⁴*Couleurs de l'incendie*, Pierre Lemaitre, Albin Michel, 2018, et en version audio lue par l'auteur, Audiolib, 2018.

⁵*Sur la lecture*, Marcel Proust, Libro, 2013.

⁶*Fahrenheit 451*, Ray Bradbury, Gallimard, Folio SF, 2000.

⁷*Feuillets d'Hypnos*, René Char, dans *Fureur et Mystère*, Gallimard, Poésie, 1966.

⁸*La mort de près*, Maurice Genevoix, La Table ronde, 2016.

⁹*L'ère du Peuple*, Jean-Luc Mélenchon, Pluriel, 2017.

¹⁰*La place*, Annie Ernaux, prix Renaudot 1984, Gallimard, Folio, 2016.

¹¹*La nuit juste avant les forêts*, Bernard-Marie Koltès, Editions de Minuit, 1988.

¹²« Mélancolie(s) » à partir de *Trois sœurs* et *Ivanov* d'Anton Tchekhov, du « Collectif In Vitro » mis en scène par Julie Deliquet, 2017.

¹³*Dépressions*, Herta Müller, Gallimard, Folio, 2018.

¹⁴*La brisure*, Hélène Lenoir, Éditions de Minuit, 1994.

¹⁵*La Beauté : éphéméride poétique pour chanter la vie*, anthologie établie à l'occasion du 21^e Printemps des poètes par Bruno Doucey et Thierry Renard, éditions Doucey, 2019.

¹⁶*Quelques-uns*, Camille Laurens, Gallimard, 2012.

¹⁷*Dessinées : visages de femmes, poèmes d'amour*, illustrations de Zaü accompagnées de poèmes contemporains de plusieurs auteurs, éditions Doucey, 2018.

¹⁸*Journal pour Anne : 1964-1970*, François Mitterrand, Gallimard, 2016.

¹⁹*Journal*, Franz Kafka, traduit de l'allemand par Marthe Robert, Grasset, 2002.

- ²⁰*Lettres à Anne : 1962-1995*, François Mitterrand, Gallimard, 2016.
- ²¹*Lettres à l'Étrangère* ou *Lettres à Madame Hanska*, Honoré de Balzac, Robert Laffont, 1999. Consultable en ligne sur gallica.bnf.fr
- ²²*Lettres*, Ossip Mandelstam, Actes Sud, Babel, 2018.
- ²³*Les prénoms épicènes*, Amélie Nothomb, Albin Michel, 2018.
- ²⁴*Tu t'appelais Maria Schneider*, Vanessa Schneider, Grasset, 2018.
- ²⁵*Mercy, Mary, Patty*, Lola Lafon, Actes Sud, 2017.
- ²⁶*Les misérables*, Victor Hugo, Gallimard, Folio Classique, 2017, et disponible en version audio aux éditions Thélème, 2018.
- ²⁷*Le nom du père*, Michèle Gazier, Éditions du chemin de fer, 2018.
- ²⁸*Lettre au père*, Franz Kafka, Gallimard, Folio, 2010.
- ²⁹*Laissez-moi*, Marcelle Sauvageot, Libretto, 2018.
- ³⁰*La gaufre vagabonde*, Jacques Darras, Éditions Cours Toujours, 2018.
- ³¹*Regarde les lumières mon amour*, Annie Ernaux, Flammarion, 2018.
- ³²*Neuf histoires et un poème*, Raymond Carver, Éditions de l'Olivier, 2018.
- ³³*L'écriture comme un couteau*, Annie Ernaux, dialogue par mail avec Frédéric-Yves Jeannet, Gallimard, Folio, 2011.
- ³⁴*Tu aimes trop la littérature, elle te tuera*, correspondances de George Sand et Gustave Flaubert, Le Passeur, 2018.
- ³⁵*La poésie, c'est autre chose : petite conférence*, Jacques Bonnaffé, Bayard, 2017.

Notes de lecture

Par Patrick Fourets

Au pays, de Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 2009

La lecture de ce roman m'a permis de découvrir l'auteur : écrivain, poète et peintre recevant le prix Goncourt pour son roman *La nuit sacrée* en 1987.

Au pays est paru en 2009.

Mohamed a quitté le bled pour venir travailler en France comme ouvrier. Une vie simple en accord avec son amour de l'islam profond, rejetant les dérives fanatiques. Bien réglée aussi par son travail qu'il doit quitter pour une retraite obligatoire non désirée. Il vit dans la stricte tradition musulmane. Sa tolérance pour ses enfants intégrés est teintée de regrets et d'incompréhension. La force de ce roman est liée à l'empathie éprouvée pour Mohamed, offrant une compréhension de sa perception quasi philosophique de la vie face à l'envie de vivre autrement de ses enfants. S'ajoute le thème de la retraite, la vie sans travail :

« "l'enraite" : Ce n'était pas la mort, c'était quelque chose qui s'en rapprochait (...), la voix lui signifiait quelque chose de précis, de définitif, d'irréversible. Arrêter de travailler, rompre un rythme acquis depuis une quarantaine d'années, changer ses habitudes, ne plus se lever à 5 heures du matin, ne plus passer sa blouse grise (...). C'était l'ennemi invisible, l'ennemi ambigu, car si pour les uns, elle était synonyme de liberté, pour lui, elle était synonyme de fin de vie. »

Mohamed, va rentrer au pays au bled et le roman devient bouleversant avec des notes allégoriques et de questionnement :

« C'est simple, je vends aux touristes le temps qui est trop abondant chez nous ; je les connais bien, je les ai fréquentés en Europe, je leur dirai : venez chez nous, vous aurez beaucoup de temps devant vous, il n'y a rien à faire, vous vous reposerez, vous ne regarderez plus la montre et, à la fin de la journée, vous vous demanderez où est passé le temps. »

Mohamed est un personnage de roman, pourtant, il me semble qu'il existe dans mon quotidien. J'en ressens une émotion particulière. Car il se soumet à deux appartenances : d'abord la société française – son pays d'accueil – et sur un plan égal à sa culture musulmane d'immigré. L'auteur nous laisse libre choix de compréhension sur les valeurs portées par Mohamed, incitation à une réflexion personnelle orientée vers la sagesse et le respect d'autrui dans notre temps de dérives caricaturales.

De la littérature dans toute sa noblesse.

Par Patrick Fourets

Bacha posh, de Charlotte Erlih, Actes Sud junior, 2013

Le hasard encore, pas tout à fait. Il provient d'une proposition surprise à l'initiative de la bibliothèque d'Achères lors de la Nuit de la lecture. Un choix judicieux. Il vient en écho de ma lecture du roman *Le courage qu'il faut aux rivières*¹. Encore une tradition servant le roman. Farrukh est une bacha posh, une jeune fille transformée en garçon par la volonté paternelle et qui conservera ce statut et la liberté qui y est liée jusqu'à sa puberté. C'est ce passage qui fait l'intérêt du roman. Un combat violent entre le poids des traditions ancestrales et la détermination de Farrukh à poursuivre son aventure et son émancipation. Tous les points de vue sont abordés, toutes les contradictions de cette famille aimante. Chacun s'accrochant à sa détermination.

Ce roman est à double lecture, double rêve. Celui de participer aux Jeux olympiques dans une compétition d'aviron, ce qui serait une première et celui plus complexe autour de la condition féminine dans ce pays aux coutumes castratrices.

La mise en scène – ce texte était primitivement un scénario de cinéma – est remarquable. Elle participe au plaisir de lecture, dans un langage sans artifices.

«A peine a-t-elle fermé la porte que j'explose : "Comment oses-tu mentir comme ça, alors que tu passes ton temps à dire que c'est le pire des péchés?!"

De ma vie, je n'avais crié ainsi sur personne. Encore moins sur ma mère... C'était si inconvenant que mes sœurs, bien que rêvant que je me fasse punir, ont baissé la tête.

"Les seuls à qui on ne doit pas mentir sont les membres de sa famille, rétorque maman en conservant son sang-froid. Les autres, c'est différent. - Soit le mensonge est un péché, soit ce n'en est pas un. Mais ça ne peut pas être l'un ou l'autre selon ce qui t'arrange ! - Tout n'est pas noir ou blanc... Parfois, les apparences l'emportent sur le reste et justifient le mensonge".»

¹*Le courage qu'il faut aux rivières*, Emmanuelle Favier, Albin Michel, 2017. Note de lecture parue dans *incertain regard* N°17, hiver 2018.

Par Patrick Guillard

Paroles de paix, recueillies et présentées par Bernard Clavel, Albin Michel, 2003

Ce matin en ouvrant la fenêtre les pies effectuaient un ballet incessant devant le cerisier. J'ai voulu commencer cette journée tranquillement et en paix. Plutôt que d'être assailli par les nouvelles alarmistes de la radio j'ai ouvert ce petit livre: *Paroles de paix*.

On croque ce recueil très rapidement, d'ailleurs il fait partie de la collection Albin Michel Jeunesse. Le livre est donc petit, les extraits courts mais ils permettent de laisser sa pensée flotter sur ces paroles. Réfléchir, poser des mots sur les maux des hommes, afin de ne pas être passif, car la réflexion est déjà une action. Action en pensée, expérience de pensée qui permet d'anticiper des situations à venir avec des arguments, des outils pour au moins ne pas se laisser envahir par des discours convenus.

Une façon de voir notre monde autrement.

Et surtout, si la "promenade" littéraire plait, les sources des textes sont citées à la fin du livre. Un peu plus d'une page de renvoi permet au lecteur d'approfondir sa réflexion, de se poser dans ce monde où chaque journal télévisé vous impose sa dose de violence ; comme si entre les hommes il n'y avait que venin. Pour cultiver un peu la paix. On ne présente plus Bernard Clavel.



Synoos, 2017, bitume, gesso, gouache, 200 x 40 cm

Notices biographiques

Mana Aghaee : née en 1973 à Bushehr, au sud de l'Iran. Poétesse et traductrice, elle vit à Stockholm depuis 1987. Elle a un master en langues iraniennes de l'université d'Uppsala et elle est spécialiste de la littérature contemporaine persane. Ses poèmes sont traduits en anglais, en suédois, en turc, en arabe et en allemand.

Milena Bourjeva : poétesse, écrivain et critique de théâtre de Bulgarie. Environ 80 publications de poèmes, de contes et de comptes-rendus sur le théâtre. A écrit huit livres. A publié en France des contes et des poèmes dans les revues *Littérales*, *Florilège*, *Vocatif*, *Paysages écrits*, *Le Capital des Mots*, *Recours au Poème*, *Revue Verso*.

Marie Dagand : vit en région parisienne où elle a enseigné la musique quelques temps, a toujours rempli des carnets dans lesquels elle dessine parfois.

Khamylle-Abel Delalande : poète breton né à Dinard en 1981. Il fait ses études universitaires de Lettres à Rennes. Après quelques années d'enseignement sur Paris et la Bretagne, il se consacre aujourd'hui exclusivement à l'écriture. Il a publié plusieurs recueils dont *La Traversée du non-lieu* (2013), *La Conjuración des Roses* (2018), *Sémantique de l'absence* (2018).

Véronique Forensi : a grandi à l'Ecole de Danse de l'Opéra de Paris, cet ADN l'a amenée en 2015 à prendre en délégation la vie culturelle de la ville d'Achères en tant que Maire Adjointe. Responsable de la publication de la revue *incertain regard*, c'est l'Amour de l'Art qui guide ses choix. Son leitmotiv : « *je suis comme je suis, je suis faite comme ça* » (Jacques Prévert).

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Dominique Guertault : le mot qui pourrait le mieux la définir est le mot « voyage ». Voyage dans l'espace extérieur à la découverte d'autres paysages et de nouvelles rencontres. Voyage dans l'espace intérieur à travers la littérature et les arts. A l'âme vagabonde et s'en accommode très bien. Participe à l'atelier d'écriture de Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Patrick Guillard : Ma voisine m'a dit : installe-toi dehors le soir et écris. Tu vas voir les mots viennent, c'est agréable... Alors j'ai pris mon crayon et un papier. Je ne suis pas encore sorti mais j'ai ce rêve en réserve à chaque fois que je m'assois, le stylo à la main. Et les mots viennent...

Païssy Hristov : professeur de linguistique française à l'université de Veliko Tarnovo, en Bulgarie. Il s'est consacré à la traduction littéraire et a traduit en bulgare *Le Roman de la Rose*, *Perceval ou le conte du Graal*, *La Première continuation de Perceval*, *Lais de Marie de France*, *Tristan et Iseut* et *Le Roman de Renart*.

Barbara Le Moëne : ses poèmes sont une tentative de déchiffrement du monde et du mystère du vivant, en même temps qu'un chemin de découverte de soi. Trois recueils publiés et des participations dans les revues *Traction-Brabant*, *Ecrits du nord*, *Contre-Allée(s)*, *Cabaret*, *Verso*, *Bacchanales*, *Terre à Ciel*.

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Ariane Martenot : écrivain et musicienne, elle collabore avec *France Culture* pour des fictions radio autour de la musique. Elle écrit également des textes dans un style sobre et subtil où le quotidien s'avère révélateur.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de nouvelles, *Dans la traversée du visage*, est paru en 2017 aux éditions du Cygne.

Gérard Noiret : écrivain. A publié des livres aux éditions Obsidiane, Maurice Nadeau, Actes Sud. Membre du Comité de rédaction de *En attendant Nadeau*, *Europe*, *Secousse* et *incertain regard*. Précurseur des ateliers d'écriture en France (il mène les *Chantiers d'écriture* à la bibliothèque d'Achères), il est aussi animateur de débats. Quelques titres parmi sa bibliographie : *Chroniques d'inquiétude*, *Polyptyque de la dame à la glycine*, *Le Commun des mortels*, publiés chez Actes Sud, *Autoportrait au soleil couchant* (Obsidiane). Son dernier recueil de poèmes, *En passant*, vient de paraître aux éditions Obsidiane.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme, un plaisir qui peut être partagé.

Thierry Renard : né en 1963 à Lyon. Il s'est fait remarquer, dès 1978 – en tant que comédien, poète et animateur de revue. Il a longtemps partagé sa vie entre l'écriture, le théâtre et de nombreuses autres activités artistiques. Il est aujourd'hui directeur de l'Espace Pandora, « agitateur poétique », à Vénissieux (Rhône). Et, aussi, le directeur de la rédaction de la revue semestrielle *RumeurS*, pour le compte des éditions La rumeur libre.

Publications récentes :

Œuvres poétiques, tome 1, Éditions La rumeur libre, 2016

Œuvres poétiques, tome 2, Éditions La rumeur libre, 2018

La Nuit est injuste, Éditions La rumeur libre, 2018

Jérémy Rodriguez : né en 1990. Au début des années 2010, il commence à oraliser ses textes. En mai 2018, il réalise un spectacle de poèmes en musique au Théâtre National Populaire de Villeurbanne, dans le cadre des Langagières (sous le pseudonyme de Phosphore). Il jouera avec ses camarades du Cercle des poètes à la rue, une pièce de théâtre en juillet 2019 aux Clochards Célestes à Lyon (*Des mots des murs*).

Babak Sadeq Khandjani : né en 1981, a fait des études de littérature française et a commencé à apprendre la langue grecque en autodidacte. Il a traduit des poèmes pour différentes revues littéraires françaises et grecques, et également trois livres : *Le Loup* (Marcel Aymé, en persan), *Sur le quail Après la bataille*, (Denis Emorine, en grec) et *Les Murs de sable* (Chahab Mogharabin, en français).

Hélène Sevestre : née en 1953 en Argentine. *Poèmes sauvages*, éditions Denoël ; *Le Sang qu'on appelle le manger rouge*, éditions Pierre Emile, 1979 ; *Voyage en Argentine*, éditions Parler net, 1986 ; *Les Iles Malouines*, Imprimerie Nationale, 1989. Revues : *incertain regard* N°12, 2016 ; *Les Eaux vives*, 2018.

Christian Tell : né en 1957, suit une formation académique à l'école André-Langlais de Conflans (78), expose très jeune à Paris. Il s'oriente vers l'abstrait fin des années 1990. Aujourd'hui il travaille sur tissu, feutre de jardin, se passionne pour la sculpture, utilise bitume, béton, gesso et gouache. Il aime être en recherche, travaille sans projet préconçu, ce qui laisse la part belle au hasard.

Hamid Tibouchi : né en 1951 en Algérie. Peintre et poète, vit et travaille en région parisienne. Sa production, abondante, est protéiforme : poèmes, peintures, dessins, gravures, photos, livres d'artiste, livres-objets, estampes numériques, décors de théâtre, vitraux, illustrations de livres et revues. Il expose en France et dans le monde. Il figure dans des collections privées et publiques. Il est l'auteur d'une vingtaine de plaquettes et recueils de poèmes traduits dans différentes langues.

Mario Urbanet : issu de deux langues, le Français et le Frioulan, écrit pour faire trace et participer, dans une infime mesure, à l'ébullition des idées humaines. Tente de découvrir comment fonctionne ce monde étrange où il vit. Se fie au comportement de ses semblables, plus qu'à leurs croyances. A publié de nombreux livres, ainsi que des poèmes dans des anthologies et revues. Son dernier recueil de poèmes, *Vies en ville*, a paru cette année aux éditions Unicité.

Responsable de la publication

Véronique Forensi

Réalisation

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Christian Tell © C.Tell

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.